271.61
L497

115
1358

271.(1)
L 497

LETTRE
DU R. PERE
LOUIS LE COMTE,
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.
A MONSEIGNEUR LE DUC
DU MAINE,
SUR LES CEREMONIES DE LA CHINE.

A PARIS,

M. DCC.

BX
3746
.C5
L43
1700
Frontarm

42870672
12/9/2005

LETTRE
A MONSEIGNEUR
LE DUC
DU MAINE,

Sur les Ceremonies de la Chine.

MONSEIGNEUR,

Je ne suis pas surpris que les Heretiques se déchainent ouvertement contre nous: ils nous regardent depuis long-tems comme leurs ennemis declarez; & il est de leur interest de décrier dans le monde des gens qui les attaquent, & qui les

combattent de toutes parts.

Mais je ne puis comprendre que plusieurs personnes à qui la Religion, la conscience & le zéle du bien public inspirent ordinairement des maximes d'une exacte probité, se laissent si facilement prévenir, quand il s'agit de condamner nôtre conduite.

On répand à Paris des Livres & des Ecrits injurieux, où nous sommes traitez d'Idolâtres. On veut que nous aprouvions les superstitions de la Chine, & que nous permettions aux nouveaux Chrêtiens de sacrifier publiquement aux Idoles.

Une occasion de cette nature ne devroit pas imposer aux ennemis des Jesuites les plus passionnez: comment ceux qui se veulent distinguer dans le mon-

de par un air de réforme & de pieté, s'en laiſſent-ils ſi facilement ébloüir ? Mais quoyqu'ils puiſſent dire, le danger n'eſt pas ſi grand pour les Jeſuites qu'ils le font ; & quand la malignité, qui regne aujourd'huy dans le ſiécle, répandroit encore ſur les yeux des hommes de plus épaiſſes tenebres, tandis qu'il reſtera un peu de bon ſens dans le monde, l'on ne ſe perſuadera pas aiſément, que nous allions l'encenſoir à la main, adorer les faux Dieux de l'Orient.

Entretenir parmi les Catholiques la pureté de la Foy, la défendre contre les Heretiques, la porter juſqu'aux extremitez de la terre ; C'eſt-là, Monſeigneur, l'eſprit particulier de nôtre Compagnie, c'eſt ſon vray caractere: Nous avons herité ce

zéle de nos Peres, & les perſecutions que nous ſouffrons aujourd'huy, font aſſez connoître que ce précieux dépôt eſt encore tout entier entre nos mains.

Aprés tout, comme il n'y a point de calomnie ſi groſſiére, à laquelle la paſſion ne puiſſe quelquefois donner un air de verité; il me ſemble que nous devons là-deſſus au public un éclairciſſement qui inſtruiſe les Sçavans, qui édifie les gens de bien, & qui impoſe ſilence, s'il ſe peut, aux ennemis des Jeſuites & à ceux de la Religion.

C'eſt, Monſeigneur, ce que nous tâcherons de faire dans la ſuite. Cependant Vôtre Alteſſe Sereniſſime, ne trouvera pas mauvais, que je la prévienne contre les faux bruits de nos adverſaires & que je juſtifie par

avance en ſon eſprit, des Miſſionnaires qu'elles ne peut croire coupables ſans ſe condamner, ſi je l'oſe dire, elle-même.

Car enfin, Monſeigneur, il y a plus de quinze ans que vous les honorez de vôtre protection. Vous avez connu la Chine preſque auſſi-tôt que l'Europe. Dés vôtre enfance vous vous faiſiez un plaiſir de nous entendre parler, non pas de ſes richeſſes, ni de la magnificence de ſa Cour, ni des victoires de ſes Empereurs; que pouvions-nous vous en dire, qui ne fut au deſſous de ce qui vous environnoit, & de ce que vous admirieztous les jours. Quand on aproche d'auſſi prés que vous faites, le plus grand Roy du monde; quand, comme vous, on eſt élevé ſous ſes yeux, & preſque en ſon ſein;

peut-on être ſenſible à la gloire de tous les autres conquerans ?

Mais vous êtiez vivement touché, Monſeigneur, d'aprendre que la Foy dans la Chine triomphoit depuis long-tems de l'idolatrie & que le Royaume de Jeſus-Chriſt s'affermiſſoit chaque jour par les travaux, par le zéle, par la ſainteté de ſes Miniſtres ; que même nos ſciences prophanes y faiſoient juſques dans les Palais des Princes, reſpecter la Religion.

Comme vous joigniez déslors à beaucoup de pieté, une forte iuclination pour toutes ces ſciences ; vous fuſtes bien aiſe de voir que l'eſprit n'étoit pas opposé à la vertu ; qu'il y conduit même inſenſiblement ceux qui en ſçavent faire un bon uſage, & qu'une humble étudedes veritez naturellesnous

donne presque toûjours de l'amour pour l'Autheur de la nature.

Ce fut par là, Monseigneur, que vous commençâtes à connoître, à aimer, à estimer nos Missions. Le Roy parut touché de ces sentimens, & nous devons à vos sollicitations ce que ce grand Prince fit alors pour nous établir solidement dans l'Asie.

Ce qui est surprenant, Monseigneur, c'est que ce zéle ne s'est point ralenti avec l'âge. Il a crû au contraire au milieu des plus importantes affaires, dans les agitations de la guerre, parmi les divertissemens de la paix.

L'ambition, les succez, les charmes de la Cour, n'ont pas donné dans vôtre cœur la moindre atteinte à la Religion; &

non content de la conſerver dans vous-même, & de l'honorer par une vie exemplaire, vous contribuez encore par vos liberalitez à l'étendre juſqu'à l'extremité du monde.

Mais quel déplaiſir pour vous, Monſeigneur, ſi tous ces ſoins devenoient inutiles ; ſi au lieu de procurer, comme vous penſez, de ſaints Miſſionnaires à la Chine, vous ne luy donniez que de faux Apôtres ? Il eſt ſans doute de vôtre intereſt, auſſi bien que du nôtre, que vous en connoiſſiez le veritable caractére. Comme vous avez plus de penetration, plus de ſolidité, plus de fineſſe d'eſprit que perſonne, vous découvrirez aiſément la verité. J'eſpére auſſi que vous la ferez ſentir à ceux qui la cherchent, & qu'on n'oſera pas à l'avenir

condamner ſi facilement ce que vous aurez vous même jugé raiſonnable.

Mais pour être parfaitement inſtruit ſur cette matiere, il eſt neceſſaire, Monſeigneur, avant toutes choſes, que vous ſçachiez un peu ce que c'eſt que la Chine, & combien le genie de ſes Habitans eſt différent du nôtre.

Quand les Chinois jugent de nos mœurs, ſelon les idées particuliéres qu'ils ſe ſont formées depuis quatre mille ans, peu s'en faut qu'ils ne nous regardent comme des Barbares. De même quand nous comparons les coûtumes de la Chine aux uſages de l'Europe; de la nation du monde la plus ſage & la plus polie, nous en faiſons la nation la plus bizarre & la plus déraiſonnable.

Nous nous trompons tous également, parce que les préventions de l'enfance nous empêchent de considerer, que la plûpart des actions humaines sont indifférentes d'elles-mêmes, & ne signifient proprement que ce qu'il a plû aux peuples d'y attacher dans leur premiere institution. En France on se découvre pour saluër ceux qu'on honore; il faut à Siam se déchausser pour paroître avec respect devant le Prince; & la civilité veut à la Chine, qu'on soit couvert & botté, même en presence de l'Empereur.

Tout cela paroît bien différent, & tout cela neanmoins exprime par tout la même chose. Les peuples ont pour agir, aussi bien que pour parler, un langage particulier; & les manieres des étrangers, sont, com-

me leurs paroles, toûjours choquantes & ridicules à ceux qui en ignorent le veritable ſens.

Au reſte, quoy qu'on ne doive jamais précipiter ſon jugement ſur les coûtumes des nations étrangéres, il faut être particuliérement en garde lorſqu'il s'agit de condamner les Ceremonies des Chinois, tant leurs idées ſont éloignées des nôtres.

Quand on les voit ſe proſterner les uns devant les autres, les genoux en terre, les mains jointes & la tête courbée; quand on remarque que non contens de ſaluër ceux qu'ils viſitent, ils s'inclinent profondément devant toutes les chaiſes, & s'arrêtent à toutes les portes & à tous les coins de la maiſon, pour y faire de profondes reverences, On s'imagine d'abord qu'ils ont

perdu le ſens, ou qu'ils prennent la maiſon pour un Temple, les chaiſes pour des Statuës, & celuy qu'ils viſitent pour une Divinité. Tout cela neanmoins eſt parmy eux une marque de reſpect fort ordinaire; & ce ſeroit une incivilité groſſiére de manquer en cette occaſion, à la moindre partie de ces Ceremonies.

On eſt encore plus ſurpris quand on aſſiſte, pour la premiére fois, à ce qui ſe paſſe dans leurs feſtins, où il eſt aſſez difficile de connoître ce que les Chinois prétendent; ſi c'eſt une Comedie qu'ils joüent, ou une Fête qu'ils celebrent, ou un Sacrifice qu'ils offrent; car enfin ce n'eſt pas tant pour manger que les conviez ſe mettent à table, que pour s'exercer durant ſept ou huit heures

en mille ſortes d'actions extraordinaires, dont les unes paroiſſent tout-à-fait comiques, & les autres tout-à-fait Religieuſes.

Le Maître de ces Ceremonies a ſoin que tout ſe faſſe par compas & par meſure. On y honore la table & le buffet ; on ſe proſterne devant les viandes : on y tuë quelquefois des animaux, qu'on préſente encore tout ſanglans aux conviez ; on y brûle de l'encens ou des paſtilles ; on y fait des eſpeces de libations de vin & de thé, que chacun de ſon côté êleve en l'air, & porte enſuite à la bouche, ſeulement pour y goûter. Tout cela paroît tres-naturel aux Chinois, mais c'eſt un miſtére pour les Europeans qui n'en comprennent pas les raiſons.

Que diray-je des honneurs que le Peuple rend quelquefois aux Gouverneurs des Villes, quand ils se retirent dans une autre Province, aprés avoir exercé leurs Charges avec l'approbation du Public.

Dés qu'ils commencent leur voyage, ils trouvent sur le grand chemin durant deux ou trois lieuës, des tables rangées d'espace en espace, qui representent parfaitement un autel. Car elles sont entourées d'une longue piece de soye, qui pend jusqu'à terre : on y brûle des parfums, on y voit des chandeliers & des bougies, des viandes, des legumes, & des fruits : à côté, comme sur des credences, sont disposez le vin & le thé qu'on luy doit offrir. Aussitôt que le Mandarin paroît, le Peuple se met à genoux, courbe

be la tête jusqu'à terre & l'adore, ce semble, comme une Divinité. Les uns font semblant de pleurer, les autres le prient de descendre, & de recevoir les dernieres marques de leur reconnoissance. On luy presente cependant le vin & les viandes qui luy sont preparées, & on l'arrête ainsi continuellement à mesure qu'il s'avance, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au premier gîte.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que de moment à autre, il trouve des gens qui luy tirent respectueusement ses bottes, pour luy en donner de nouvelles; de sorte que dans moins de trois ou quatre heures, il en chausse quelquefois plus de trente ou quarente paires, qu'on lui ôte & qu'on luy donne successivement. Au reste toutes ces bottes qui

ont touché au Mandarin, ſont reverées par ſes Amis, & conſervées comme une eſpece de relique dans leurs maiſons.

Ce que les Chinois font pour honorer les morts, n'eſt pas moins outré, que ce qu'ils pratiquent à l'êgard des Vivans. C'eſt entre eux une maxime établie, non ſeulement par les Loix, mais encore par un uſage univerſel, qu'il faut rendre à ceux qui ſont decedez, les mêmes honneurs qu'on leur rendoit, quand ils êtoient encore en vie.

Lors donc que le Pere de famille eſt mort, on met ſon corps dans un cercuëil de bois verni, doré & peint avec tous les ornemens qui conviennent à ſa qualité. Ses Enfans le gardent quelquefois ainſi pluſieurs

années dans leur maiſon ; juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de luy faire des obſeques magnifiques. Cependant la famille a des jours marquez pour le pleurer. Tous reconnoiſſent qu'ils luy doivent la vie, les biens, la bonne éducation. Ils luy offrent les viandes, les ris, le vin dont il uſoit auparavant ; ils brûlent même à ſon honneur des bougies & des parfums ; & comme ils ſçavent que ſon ame n'eſt plus preſente, ils pendent auprés de la Biere un Tableau où l'on a écrit le nom & la qualité du Mort, avec ces paroles : *C'eſt icy le ſiege de l'Ame*, que les Sçavans entendent de cette ſorte, comme l'Ame eſt abſente, c'eſt icy le lieu où il faut l'honorer, comme ſi elle étoit preſente. Ces Ceremonies ou quelques autres ſemblables,

ſe pratiquent auſſi quelquefois ſur les tombeaux.

Mais ſi les Peuples ſe diſtinguent, en ce qui regarde les honneurs qui croyent devoir rendre à leurs Morts, les Sçavans ſemblent encore encherir ſur le Peuple, quand il s'agit d'honorer les anciens Legislateurs ou les plus celebres Philoſophes de l'Empire.

En chaque Ville on a êlevé un Palais, qui ſert aux aſſemblées des Sçavans; dans l'une des Salles, on voit diverſes petites planches dorées & vernies, ſuſpenduës à la muraille, où l'on a écrit les noms de ceux qui ſe ſont autrefois diſtinguez dans les Sciences. Confucius tient entre eux le premier rang. C'eſt ce Philoſophe, qui durant ſa vie a tâché par ſes exemples de donner une forme parfaite

au Gouvernement, & qui aprés ſa mort en a laiſſé dans ſes livres les principales maximes.

Mais comme tout ce qu'il a écrit, ne regarde point directement la Religion, on doit juger que ce n'eſt point auſſi par un ſentiment de religion, mais par un pur eſprit de reconnoiſſance, qu'on luy rend tous ces honneurs dans l'Empire. Et certainement ce que les Empereurs ont ſouvent declaré dans leurs Edits, ce que nous liſons dans les Ceremoniaux, ce que nous répondent tous les jours les plus habiles Docteurs, ce qui ſe pratique en tant d'autres occaſions, où l'on n'apperçoit pas même la moindre ombre de ſuperſtition, doit nous convaincre de cette verité.

Voicy en peu de mots, Monſeigneur, comme les gens de

Lettres en uſent à l'égard de ce Prince des Philoſophes.

Ceux qui, aprés des examens trés-rigoureux, ont été jugez capables d'être mis au nombre des Bacheliers, ſe rendent tous enſemble dans la maiſon d'un Mandarin * avec des veſtes de toile noire & un bonnet aſſez groſſier. Dés qu'ils ſont en ſa preſence, ils s'inclinent tous juſqu'à terre, ils ſe mettét à genoux & ſe proſternent enſuite pluſieurs fois, ſelon la coûtume du païs. Aprés cette premiere Ceremonie, ils ſe relevent & ſe rangent à droit & à gauche ſur deux lignes, juſqu'à ce que le Mandarin ait donné ordre à ſes Officiers de leur preſenter des habits plus decens. On apporte donc de tous côtez des veſtes, des ſurtouts, des bottes & des

* Ti-hio-tao.

bonnets de soye ; chacun prend l'habit qui luy convient, & retourne se mettre en ordre pour se prosterner de nouveau devant le tribunal du Mandarin. De-là ils marchent avec beaucoup de gravité jusqu'au Palais de Confucius, ils s'inclinent profondément, & courbent la tête jusqu'à terre devant son nom & devant ceux des plus celebres Philosophes, comme ils avoient fait un moment auparavant dans la maison du Mandarin. Enfin, ils se retirent sans rien dire, sans rien demander, sans rien offrir à Confucius.

Voilà la premiere fonction des Bacheliers, qui se fait dans une Ville du premier ordre, & dont personne ne peut être dispensé ; la seconde se pratique de la maniere suivante.

Dés que les Bacheliers sont

de retour en leur Païs, ceux du même territoire vont enſemble ſe proſterner devant le Gouverneur qui les attend, & qui reçoit ſur ſon Tribunal ces nouvelles marques d'honneur; il ſe leve enſuite, il leur offre du vin dans des coupes qu'il éleve auparavant en l'air. On diſtribuë par tout des pieces de ſoye rouge, dont chacun ſe fait une eſpece de baudrier; ils reçoivent auſſi deux baguettes entourées de fleurs d'argent, qu'ils attachent à droit & à gauche ſur leurs bonnets en forme de caducée; un moment aprés le Gouverneur marche à leur tête juſqu'au Palais de Confucius, pour achever la Ceremonie par le ſalut ordinaire.

C'eſt là comme le ſceau qui les établit & qui les met en poſſeſſion de leur nouvelle dignité

parce qu'alors ils reconnoiſſent Confucius pour leur Maître, & témoignent par cette action qu'ils veulent doreſnavant ſuivre ſes maximes dans le Gouvernement de l'Etat.

Mais comme ces deux Ceremonies ne ſont pas tant un hõneur rendu par le public à confucius, qu'une proteſtation de quelques particuliers qui ſe déclarent par-là ſes Diſciples; les Empereurs outre cela, ont cru que par un eſprit de reconnoiſſance, il êtoit bon que les Docteurs & les gens de Lettres fiſſent, comme au nom de l'Empire, un feſtin à ce grand homme. C'eſt ſur tout par-là que les Chinois témoignent leur affection & leur reſpect; & d'ailleurs, comme j'ay dit, c'eſt leur ancienne maxime, qu'il faut traiter ceux qui ſont morts

comme ils meritoient d'être traité durant leur vie.

La veille du jour destiné à cette Fête, on a soin de preparer toutes choses. On tüe un cochon, on aporte du vin, des fruits, des fleurs & des legumes qu'on range sur une table parmi des bougies & des cassolettes.

Le lendemain les Gouverneurs, les Docteurs & les Bacheliers se rendent au son des tambours & des hautbois, dans la sale du festin. C'est celle dont j'ay déja parlé à l'occasion des Bacheliers, Le Maître des Ceremonies qui doit regler toute l'action, ordonne comme un Officier qui feroit faire l'exercice à des Troupes, tantôt de s'incliner, tantôt de se mettre à genoux & tantôt de se courber jusqu'à terre. Quand le

temps de la Ceremonie eſt venu, le premier Mandarin prend ſucceſſivement les viandes, le vin, les legumes,& les preſente devant les noms des Philoſophes, diſant qu'il ſouhaite que ce jour là ſoit heureux pour l'aſſemblée. On fait enſuite en peu de mots le Panegyrique de Confucius, on loüe ſa ſcience, ſa ſageſſe, ſes bonnes mœurs, mais on ne parle ni de ſa ſainteté, ni de ſon pouvoir, ni des biens que l'Empire eſpere de ſa protection. Ce ſont des idées qui ſont venuës à quelques Miſſionnaires peu inſtruits, ou à quelques Idolatres ſuperſtitieux. Les Docteurs ſe piquent entre eux d'émulation en conſiderant la ſcience de leur Maître, & les honneurs qu'on rend en ſa perſonne à tous les Sçavans : mais ils ſont fort perſua-

dez, que c'eſt uniquement par la lecture de ſes livres, & non pas par ſon ſecours, & par ſes graces qu'ils deviendront habiles gens.

C'eſt ainſi que cette action commence; elle finit par des inclinations & des revérences reïterées, par le ſon des flutes & des hautbois, & par les civilitez reciproques que les Mandarins ſe rendent les uns aux autres. Enfin on enterre le ſang & le poil de l'animal qui a été offert, & on brûle en ſigne de joye, une longue piece de ſoye, qui eſt attachée au bout d'une pique, & qui flotte juſqu'à terre, à la maniére des drapeaux.

On va enſuite dans une ſeconde ſalle rendre à peu prés les mêmes honneurs aux anciens Gouverneurs des Villes

& des Provinces, qui se sont autrefois rendus illustres dans l'Administration de leurs Charges. Enfin dans une troisiéme salle où sont les noms des bons & des vertueux Citoyens, l'on fait encore les mêmes ceremonies, témoignant ainsi, que la vertu en quelque personne qu'elle se trouve, mérite également d'être honorée.

Les Rois & les grands de l'Empire ont outre cela, des appartemens particuliers dans leurs Palais, où ils rendent de semblables marques de respect & de reconnoissance à la mémoire de leurs ancêtres. C'est ce qui a fait croire à quelques-uns, que ces salles, aussi-bien que celles de Confucius, étoient des temples; que ce Philosophe & les autres morts étoient des Idoles, & que ces festins

ou ces presens devoient passer pour de veritables sacrifices.

Et certainement toutes ces Ceremonies, qui ont selon nos idées tant de rapport à un culte religieux, & l'abus que les Bonzes & le peuple grossier font tous les jours des actions les plus indifferentes, ont obligé assez long-tems nos premiers Missionnaires à suspendre leur jugement, avant que de rien décider sur une matiere si importante.

Ils sçavoient assez d'un côté, que quand il s'agiroit de convertir toute la terre, ce seroit un horrible sacrilege d'introduire l'erreur la plus legere dans l'Eglise de Jesus-Christ, cette *épouse sans tache & sans ride.* Ils avoient lû dans les saintes Ecritures que le Seigneur ne peut rien avoir de commun avec

Belial. Mais d'ailleurs ils faisoient reflexion qu'il n'étoit pas juſte de condamner legerement les couſtumes d'un Empire auſſi ancien & auſſi ſage que celuy de la Chine, parce qu'elles n'étoient pas conformes à nos idées; qu'aprés tout on les avoit établies dans un temps, où il n'y avoit pas encore eu parmi les Chinois la moindre ombre d'idolatrie; que toute la nation les regardoit comme le lien le plus étroit de la ſocieté civile; qu'en les interdiſant toutes, on auroit le déplaiſir d'attirer ſans neceſſité ſur les nouveaux Chrêtiens de ſanglantes perſecutions, & de fermer pour toûjours la porte à l'Evangile.

Pour ſortir de cet embarras, & prendre là-deſſus une reſolution qui fuſt en même temps

conforme à la pureté de la Foy & au bien particulier de ces Missions, les Jesuites s'appliquerent avec un zéle que nos ennemis ne peuvent s'empécher de louër, à l'étude de la langue & des sciences du Païs. Ils employerent plus de quinze ans à déchifrer leurs Hieroglifes, ils interrogerent les Sçavans, ils examinerent la Religion des Bonzes; ils eurent commerce avec les Magistrats & les Gouverneurs des Provinces, ils s'instruisirent du gouvernement, des coûtumes, du genie particulier des peuples, & pour en connoître encore plus particulierement l'esprit & le caractere, ils remonterent par la lecture des anciennes histoires, jusqu'aux premiers siécles de la Monarchie. Enfin, aprés un travail que la grace seule & le zé-

le des ames peuvent rendre supportable, voicy l'idée qu'ils se formerent de la Chine.

1. Ils remarquerent que cet Empire étoit le plus ancien de tous ceux que nous connoissions par nos histoires prophanes, que leurs premiers Rois avoient été sçavans, religieux, politiques ; que les peuples se soumettant sans peine à leurs Loix, étoient devenu la nation du monde la mieux reglée & la plus heureuse; que pour ne rien perdre de leur probité & de leur politesse, ils s'étoient fait une maxime d'Etat de n'avoir aucun commerce avec leurs voisins, gens grossiers & barbares, que de cette sorte ils avoient toûjours conservé leurs coustumes particulieres.

2. Ils trouverent que les premiers Chinois avoient con-

nu un Dieu Souverain, & des esprits inferieurs qui veillent à la conservation des Rois, des Gouverneurs, des Magistrats & du Peuple; qu'ils leur rendoient un culte religieux,&que cette religion qui étoit sans doute venuë des enfans de Noé, avoit continué à la Chine prés de deux mille ans,sans presque aucun mélange d'Idolatrie.

3. Leur Morale parut aussi pure que la Religion, & les Missionnaires admirerent souvent les excellentes maximes & les exemples de vertu heroïque, qui sont répandus dans la plupart de leurs anciens livres.

4. Quoy que dans ces livres on trouve par tout des traces d'une bonne Religion, on voit neanmoins évidemment que les Auteurs ne s'y propo-

ſent preſque d'autre fin que le bon ordre de l'Etat, leurs Loix regardent uniquement la police, les Ceremonies civiles, les moyens de conſerver la Paix & la tranquilité de l'Empire. Pour y reuſſir, ils ont crû qu'il falloit ſur tout établir quatre maximes ou plutoſt inſpirer quatre ſentimens qui fuſſent comme l'ame & la regle vivante du Gouvernement parfait. L'amour des Sciences; l'obeiſſance des ſujets à leurs Princes la douceur & la politeſſe dans la ſocieté civile; & le reſpect des enfans pour leurs peres. L'étude des Sciences, diſent-ils, occupe, polit, & perfectionne l'eſprit; la ſoumiſſion des ſujets empêche les ſeditions & les revoltes; le reſpect des enfans entretient l'union des familles.

Pour donner au Peuple une haute idée des sciences ; ils ont tellement multiplié leurs caractéres & les ont rendus si obscurs, que si c'est une science, c'est sans doute la science la plus profonde qui ait jamais été dans le monde. Ces caractéres si difficiles, si mysterieux, si peu entendus des Chinois même les plus habiles, sont neanmoins devenus tres-communs, par le soin qu'on a pris de les repandre sur les monumens publics. Ils sont gravez sur le Marbre des Mausolées, sur les portes des Villes ; sur les arcs de triomphe ; sur les Ponts des Riviéres, sur presque toutes les pierres qui soutiennent les levées des Canaux, comme si par-là on avoit eu dessein de les exposer à la veneration publique ; l'on les

honore même dans les livres les plus ordinaires, dont on ramasse les feuilles avec respect ; si par hazard elles étoient tombées, ce seroit un crime d'en faire un usage prophane ; de les fouler aux pieds en marchant, ou de les jetter même avec indifference.

On inspire encore plus de respect pour les Auteurs des livres, & sur tout pour les anciens Legislateurs de L'Empire. Les Rois & les gens de Lettres les regardent tous également comme leurs Maîtres. Ils honorent publiquement leur memoire, ils relevent leurs moindres actions & leurs vertus les plus communes, ils reverent presque jusqu'à leur défauts.

Cette estime que les Chinois ont conçuë pour les Sça-

vans, réveille par tout l'émulation dans la jeuneſſe. Ainſi les eſprits ne languiſſent point dans une molle oiſiveté, & l'on voit de toutes parts les enfans s'exciter les uns les autres au travail, d'autant plus que les grands du Royaume ne ſoûtiennent l'éclat de leurs familles; que par une longue étude, & que le peuple ne peut preſque jamais faire une mediocre fortune, que par la voye des ſciences.

5. Nos Miſſionnaires ne pouvoient aſſez admirer l'obeiſſance que les Chinois rendent à leurs Magiſtrats; un peuple infini, inquiet, intereſſé juſqu'à l'excez & toûjours en mouvement pour acquerir du bien par toutes ſortes de voyes, eſt neanmoins gouverné & retenu dans les regles du devoir par un tres-

petit nombre de Mandarins ; tant l'ombre seule de la Majesté Royale, qui paroît dans leurs personnes, a de pouvoir sur les esprits.

Car il est vray que l'Empereur est à la Chine, si l'on en juge par les apparences, une espece de Divinité. Autrefois il se tenoit toûjours caché dans son Palais, comme dans un Sanctuaire, & ses sujets le croyoient d'autant plus élevé au dessus d'eux, qu'il paroissoit moins homme, & qu'il entroit moins dans le commerce du monde.

Quoy que l'Empereur se soit un peu plus humanisé dans la suite, les Grands de la Cour & mêmes les premiers Princes du sang, ne laissent pas encore de le révérer presque jusqu'à l'adoration. Ils se proster-

nent non seulement en sa presence, mais encore devant son fauteüil & devant son trône; ils se mettent même à genoux à la vûë de son habit ou de sa ceinture; ses ordres sont sacrez, & sa volonté est écoutée comme s'il êtoit descendu du Ciel. Ce n'est pas qu'ils ne connoissent ses défauts, & qu'ils ne condamnent souvent au fond du cœur, ses passions & ses vices. Mais ils croyent devoir donner au dehors ces marques d'un profond respect, pour obliger les peuples à leur exemple de se soumettre aux commandemens du Prince.

6. Pour ôter aux esprits cette rudesse que la negligence des devoirs civils, & la trop grande liberté de suivre son caprice introduit souvent parmi les peuples, les Chinois ont

fait des regles de civilité & de politeſſe. Et en effet les ſalus ordinaires, les viſites, les preſens, les feſtins & tout ce qui ſe pratique en public, & dans le domeſtique, ſont plûtôt des loix rigoureuſes que des uſages introduits peu à peu par la coûtume.

Il y a même un Parlement à Pekin, dont l'unique fonction eſt de conſerver l'uſage des Ceremoniaux de l'Empire. Et il eſt ſi rigoureux ſur ce point, qu'il ne pardonne pas même aux étrangers, s'ils y manquent par mégarde. C'eſt pour cela qu'on inſtruit les Ambaſſadeurs en particulier, & qu'on les exerce aux Ceremonies du Païs durant quarante jours, avant que de les introduire à la Cour.

Au reſte cette police des civilitez politiques, ſe réduit preſ-

que toute à regler la maniere dont on doit s'incliner, se mettre à genoux, se prosterner une ou plusieurs fois, selon le temps ou le lieu, selon l'âge & la qualité des personnes; sur tout quand on se visite, quand on fait des presens, ou quand on donne à manger à ses amis. Car alors tout est reglé comme dans les actions les plus religieuses.

Les êtrangers qui sont obligez de s'y conformer, gemissent sous le poids de ces fatigantes Ceremonies; mais les Chinois ne s'en rebutent point; au contraire ils s'en font un merite parmi nous; & ils croyent que c'est faute d'une semblable éducation, que les autres peuples sont devenus grossiers & barbares dans le monde.

7. Mais de toutes les maxi-

mes que les Jesuites trouverent établies dans les anciens livres de la Chine, ils n'en virent aucune qui fut plus dans l'esprit de la Nation, & qui soit en effet plus regulierement observée, que celle qui oblige les Enfans de respecter leurs Peres & leurs Ancestres.

On a poussé ce sentiment de pieté naturelle, au-delà de ce qu'on peut dire; & il faudroit un volume entier pour exprimer tout ce que pensent sur cela les Chinois. Selon eux, les peres qui ont donné la vie & le bien à leurs enfans, doivent toûjours être les Maîtres de l'un & de l'autre. C'est une sentence de leur Philosophe *que les Rois doivent avoir dans l'Empire toute la tendresse d'un pere, & que les peres dans leurs familles doivent avoir toute l'authorité des Rois.*

Les enfans se prosternent chaque jour devant eux, & continuent de leur parler à genoux jusqu'à ce qu'on les releve. Celuy qui diroit une injure à son pere, seroit regardé comme un monstre, & pour le punir il n'y auroit point de châtiment assez rigoureux dans les Loix. Mais bien loin que les enfans se portent à cet excez, tout leur soin est de les consoler dans leurs maladies, de les nourrir dans leur vieillesse, de les pleurer quand ils sont morts. Ils voudroient, disent-ils, les pouvoir même ressusciter. Mais du moins se croyent-ils obligez de faire revivre leur memoire par des marques continuelles de tendresse & de reconnoissance.

C'est pour cela qu'autrefois on donnoit les habits du mort à un homme vivant, qui tenoit

ſa place, qui écoutoit les plaintes de ſes enfans, qui recevoit leurs larmes, qui mangeoit auprés d'eux les viandes qu'on luy avoit offertes. La famille deſolée tâchoit par-là de tromper pour un temps ſa douleur, & malgré la mort, de conſerver encore un pere dans un autre luy-même.

Aprés tout, il ne faut pas croire que les Chinois ſoient plus tendres que les autres hommes; mais en verité ils nous font par-là connoître, qu'ils ſont beaucoup plus politiques. Les plus ſages parmi eux avoient bien compris, que ce profond reſpect rendoit les enfans parfaitement ſoumis à leurs parens, que cette ſoumiſſion entretenoit la paix des familles; que cette paix conſervoit dans les Villes le calme & la tran-

quilité ; que ce calme empêchoit les revoltes des Provinces, & mettoit ainſi l'ordre dans tout l'Empire, C'eſt ainſi que raiſonnent leurs Philoſophes, & c'eſt dans cet eſprit qu'il faut regarder toutes leurs Ceremonies. Que ſi les Bonzes y ont mêlé dans la ſuite quelques ſuperſtitions, il n'eſt pas juſte d'en rendre reſponſables les premiers Legiſlateurs, qui pour le bien public ſe ſont tres-ſagement ſervis des ſentimens de la nature.

Il faut au contraire conſerver ce qu'il y a de bon, permettre ce qui eſt indifferent, tolerer même quelquefois pour un temps, ce qui peut-être ſembleroit douteux, & retrancher toûjours le mal veritable : Car la prudence n'eſt jamais contraire à la Religion, & le

zéle eſt beaucoup plus pur & plus utile quand il eſt éclairé par la ſcience.

C'eſt, Monſeigneur, ce que nos premiers Miſſionnaires ont tâché de faire, aprés s'être inſtruits par la lecture des livres anciens & modernes, par le commerce des Sçavans, par des diſputes particulieres, par toutes les voyes enfin que la prudence Chrêtienne peut inſpirer en ſemblables occaſions. Ils convinrent donc tous de deux choſes.

La premiere, qu'on pouvoit permettre aux nouveaux Chrêtiens les deux Ceremonies qui ſe pratiquent par les Bacheliers au temps de leur reception. Car alors ils vont en corps au Palais de Confucius, ils font devant ſon nom des reverences, que tous les Diſci-

ples doivent faire en presence de leurs Maîtres. Ils ne luy demandent rien, ils ne luy offrent rien, ils ne font aucune action qui ait tant soit peu l'air de sacrifice. Mais ils jugerent à propos de défendre les Ceremonies publiques du Printemps & de l'Automne, qui ont à l'exterieur quelque apparence de superstition ; & on les défendit d'autant plus aisément, que les Docteurs ne sont point obligez par les Loix d'y assister. Voilà ce qui a rapport à Confucius.

Le second point qui regarde les morts, fut decidé de la maniere suivante. Depuis le commencement de la Monarchie, les Chinois ont honoré la memoire de leurs ancestres par un esprit de pieté & de politique. Ils se prosternent de-

vant leur cercueil, ils y brûlent des odeurs & des bougies, ils y offrent des viandes, du vin & des fleurs, ils pleurent & font des repas sur leurs tombeaux. Ces actions dans leur institution & dans l'esprit de la nation, ont paru des Ceremonies purement civiles; & on a crû que pour le bien de la Religion & pour ne pas mettre un obstacle invincible à la conversion de ces peuples, on devoit les tolerer.

Mais parce que les Bonzes y ont mêlé plusieurs autres ceremonies superstitieuses, qui ne se trouvent point dans les Ceremoniaux, & que les Loix mêmes condamnent. Les Missionnaires ont jugé qu'il falloit absolument les interdire aux Chrêtiens, & leur défendre même d'y assister, à moins que

la civilité ; la coûtume du Païs, le danger de s'attirer la haine de leurs proches ne les y obligeât ; & en ce cas là même on veut qu'ils y fassent une profession publique de leur foy.

Voilà, Monseigneur, en peu de mots nos erreurs, voilà l'idolâtrie des Jésuites. Mais en verité s'ils ont commis en cela quelque faute, on ne peut pas du moins les accuser de mauvaise foy. Car enfin ce qui doit persuader que le relâchement n'y eût aucune part, c'est qu'ils perseverérent dans cette opinion au milieu même de leur éxil, dans leur prison de Canton, dans le temps qu'ils souffroient une cruelle persecution pour J. C. Est-il probable que des gens voulussent lâchement trahir les interests de la Religion, lors même qu'ils offroient

leur vie pour la défendre ?

On ne peut donc tout au plus les accuſer que d'ignorance. Mais je ne ſçay, Monſeigneur, comment nos adverſaires oſent eux-même nous faire ce reproche. Les Chinois ſont frappez d'étonnement, quand ils conſiderent les progrés que nos Miſſionnaires ont fait dans leurs ſciences. Les Docteurs n'en parlent qu'avec admiration, juſqu'à s'incliner profondément au ſeul nom de leurs ouvrages. L'Empereur même en fait publiquement l'éloge, & rien n'a donné aux Idolâtres une ſi haute idée de nôtre Religion, que la réputation de ſes Miniſtres; juſques-là que les infidelles ont été ſouvent déterminez à croire nos myſtéres les plus obſcurs, par la ſeule raiſon que des gens auſſi habiles que nous, ne pou-

voient se tromper. Ceux qui ne veulent jamais recevoir nôtre témoignage, revoqueront peut-être en doute ce que je viens de rapporter ; mais du moins le Reverend Pere de Leoniſſa, qui eſt aujourd'huy ſi contraire aux Jeſuites, n'aura pas oublié ce qu'il m'a dit quelquefois à Nankin, que les premiers livres de nos Miſſionnaires renfermoient une érudition ſi profonde, qu'on n'avoit pû les compoſer ſans une inſpiration particuliere.

Ce n'eſt pas ſans peine, Monſeigneur, que j'ay pû me réſoudre à vous parler ainſi de mes Freres. Je devois laiſſer dire aux Sçavans de ce ſiecle quels hommes ce ſont que les Ricci, les Schal, les Martini, les Verbieſt & tant d'autres, dont les noms ſont également

respectables à la Chine & dans l'Europe. Il sembloit même inutile de chercher en leur faveur des éloges prophanes, depuis que les souverains Pontifes ont consacré en quelque maniere par des Brefs leurs études & leurs sciences; & marqué par-là à toute l'Eglise, l'idée qu'ils avoient de leur capacité. Mais nous avons tant de sortes d'esprits à convaincre, que j'ay crû ne pouvoir tout-à-fait dissimuler l'injustice de ceux qui opposent quelquefois des authoritez assez obscures, à des nuées de témoins si éclatantes.

Quoy qu'il en soit, Monseigneur, il est du moins certain que ces premiers Apôtres de la Chine n'ont pas pris legerement leur parti; & ceux qui sans passion voudront bien examiner

leurs raisons trouveront qu'elles sont du moins aussi convaincantes, que l'est leur authorité.

Voicy donc, ce me semble, ce qu'on peut dire en leur faveur. Quand on accuse une personne d'idolatrie, ou l'on regarde son action en elle-même, & comme elle se presente d'abord à nos yeux; ou l'on a égard à sa premiere institution & au premier sens que les anciens y ont attaché; ou bien encore l'on considere l'intention particuliere de ceux qui l'a commettent.

Or de quelque maniere qu'on examine les Ceremonies que nous avons permises à la Chine, on ne peut sans injustice condamner les Chinois d'idolatrie.

Car 1. ces Ceremonies considerées en elles-mêmes sont tres-

indifferentes, auſſi-bien que la pluſpart des autres actions humaines; & quand nous en jugerions ſelon les idées particulieres des Europeans, nous ne devrions pas aiſément les croire mauvaiſes. En Angleterre on fléchit le genoux devant les Rois; nous leur offrons en France du vin & des viandes lors qu'ils ſont decedez; nous encenſons les morts & les vivans dans nos Egliſes, à la vûë même de nos Autels. Pourquoy trouver mauvais que les Orientaux, dont le genie eſt toûjours porté à outrer les marques de reſpect les plus ordinaires, faſſent entre eux quelque choſe de ſemblable à ce qui ſe paſſe parmi nous?

Certainement ſi les Chinois peu inſtruits de nos myſteres, jugeoient de nôtre Religion par ce qui paroît d'abord au

dehors ; il n'y en a pas un seul qui ne nous crût idolâtre. Que diroient-ils en nous voyãt prosternez devant les images & les statuës de nos temples ? Que pourroient-ils penser, lors qu'ils jetteroient la vûë sur cette multitude infinie de peuple, qui joint les mains, & qui prie si constamment devant des tableaux, où souvent les Demons sont peints avec les Anges, & les reprouvez avec les Saints ? Mais par quel endroit les plus sages d'entre eux pourroient-ils nous justifier, s'ils êtoient presens à l'Adoration de la Croix, que les Chrêtiens font chaque année d'une maniere si solemnelle ? Les Heretiques, malgré tous nos éclaircissemens, en paroissent scandalisez depuis prés de deux siécles : Ils nous crient de tous côtez & à tout mo-

ment; *Vous adorerez vôtre Dieu & vous le ſervirez luy ſeul.* Nous nous moquons de leurs reproches, nous rejettons ſur eux leur ſcandale injuſte; & malgré tout ce que pourroit penſer un Chinois, qui prendroit comme eux en mauvaiſe part de ſi ſaintes pratiques, on ne laiſſeroit pas dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt de les ſuivre, parce qu'elles ſont ſagement & utilement établies par nos Peres.

Cependant, dés qu'on nous parle icy des coûtumes de la Chine, des genuflexions, des proſternemens, des preſens qui ſe font aux morts & à Confucius, nous crions d'abord anathême, idolâtrie, abomination. Quoyque aſſurément les Chinois ne penſent à rien moins, qu'à un culte religieux. N'a-t-on jamais offert des viandes

qu'à la Divinité ? Ne peut-on fléchir les genoux que devant une Idole ? Voyons du moins ce que les Chinois prétendent avant que de les juger coupables.

C'eſt, Monſeigneur, ce que tres-peu de perſonnes veulent faire ; les uns, parce qu'ils ſeroient bien marris d'y trouver la juſtification des Jeſuites ; & ceux-là ne ſont pas de bonne foy : les autres, parce qu'ils ne croyent pas qu'il ſoit permis de donner aux creatures ces marques exterieures de veneration, dont nous nous ſervons quelquefois pour honorer Dieu ; & ceux-cy ſont Heretiques : les derniers enfin, parce qu'ils s'imaginent que la choſe parle d'elle-même, que les faits portent neceſſairement avec eux leur condamna-

tion & qu'ils ſont ſuperſtitieux de leur nature; mais, comme vous voyez, ce n'eſt pas être Theologien que de raiſonner de la ſorte; ce n'eſt pas même être Philoſophe; puiſqu'il eſt évident que les actions exterieures, dont il s'agit, ne ſont ny bonnes ny mauvaiſes d'elles-mêmes; mais qu'elles le deviennent ſeulement ou par la fin de leur premiere inſtitution, ou par l'intention de celuy qui les fait: & c'eſt, Monſeigneur, ce que je vais tâcher de vous expliquer en peu de mot.

Pour peu que Vôtre Alteſſe Sereniſſime rappelle ce que j'ay eu l'honneur de luy dire du genie particulier des Chinois, de leurs mœurs, de leurs maximes? elle n'aura pas de peine à comprendre la fin qu'ils ſe ſont propoſée dans l'inſtitution

des anciennes Ceremonies. Car il eſt évident qu'ils ne regardoient pas en ce temps-là leurs anceſtres comme des Idoles.

1. Parce qu'ils reconnoiſſoient dans tout l'Empire un Dieu ſouverain, qui aprés la vie recompenſoit les bons & puniſſoit les coupables ; il eſt vray que ſelon cette idée ils euſſent pû s'imaginer que les ames des gens de bien meritoient un culte religieux ; & en ce cas-là ils n'auroient pas commis d'idolâtrie. Mais ce qui nous doit convaincre qu'ils agiſſoiẽt par d'autres principes, c'eſt qu'ils honoroient également tous les morts, & que les méchans, auſſi bien que les bons, reçoivent de leurs enfans les mêmes marques d'eſtime & de veneration.

2. Toutes les fois qu'une

nouvelle Secte s'eſt élevée à la Chine, les Philoſophes ſe ſont ouvertement declarez contre elle. Jamais perſonne n'a écrit contre les Ceremonies de Confucius & des Morts, ſi ce n'eſt lorſque les peuples en ont abuſé. Car alors les Empereurs ont renverſé les Statuës êlevées dans les Temples à l'honneur de ce Philoſophe; on en a chaſſé les Bonzes, qui vouloient luy ſacrifier comme aux autres Divinitez du Païs, & on a menacé de mort ceux qui ſeroient aſſez témeraires pour le confondre avec les Idoles. Parce que l'antiquité, diſent les Hiſtoriens, ne reconnoiſſoit point le pouvoir de ces ſortes d'eſprits. Tant il eſt vray que la Religion n'a point eu de part dans l'inſtitution des anciennes Ceremonies.

3. Entre les Divinitez qui ſont adorées par les Bonzes, on ſçait aſſez qu'il y en a pluſieurs de l'un & de l'autre ſexe, qui ont autrefois vêcu, & qui ſont decedez à la Chine. Si donc le culte general qu'on rend à preſent aux morts étoit un culte religieux, ſi dans les premiers ſiecles de la Monarchie, on eût voulu les honorer comme des Divinitez; certainement tous les morts & beaucoup plus les morts illuſtres, tels que ſont ceux que les Bonzes reverent, auroient été par-là mis au nombre des Dieux; & les Loix approuveroient ceux qui les adorent. Cependant les Empereurs & les Cours Souveraines condamnent toutes les années ces ridicules erreurs; il les regardent comme nouvelles & contraires à

tous les anciens Legiſlateurs, & ils traitent de chimere dans leurs Edits tous les faux Dieux des Idolâtres. Il eſt donc certain que les honneurs, qu'on rend aux anceſtres, n'ont jamais été parmi les Chinois une veritable adoration.

4. Les Mahometans qui ſont depuis tant de ſiécles établis dans l'Empire, & qui ont là comme par tout ailleurs une ſi grande horreur pour l'idolâtrie, honorent Confucius & les morts à la maniere du Païs. Cependant il y a parmi eux un aſſez grand nombre de Docteurs & de Mandarins, qui ſçavent parfaitement la langue, l'hiſtoire, & les coûtumes du Païs. C'eſt un grand préjugé qu'au temps de leur premier établiſſement dans la Chine, ces Ceremonies

n'étoient qu'un culte purement politique.

5. Dans les calamitez publiques on offre par tout des sacrifices au *Kamti*, aux esprits inferieurs, aux Idoles. Les Empereurs, les Mandarins, les Bonzes font des prieres publiques, ordonnent des jeûnes, exhortent les peuples à la vertu & à la penitence : mais jamais on ne va dans les salles de Confucius ou des ancestres, pour implorer leur protection, ou pour leur demander des graces. N'est-ce pas une preuve manifeste que les Chinois ne les mettent pas au nombre des Idoles ou des Divinitez du païs ?

Ce sont là, Monseigneur, des raisons generales, mais tres-fortes & tres-convaincantes pour ceux qui voudront de bonne foy s'appliquer à connoître le

le genie particulier des Chinois. Mais voicy quelque chose de plus sensible, & qui decide, ce me semble, tout-à-fait la question.

C'est une ancienne maxime de Confucius, & des Philosophes, qu'il faut honorer les hõmes aprés leur mort, de la même maniere qu'on les honoroit durant leur vie. Or il est certain que les hommes vivans ne sont pas honorez à la Chine d'un culte Religieux, mais civil & politique. Ainsi les morts selon la pensée de Confucius ne le doivent pas être autrement & c'est agir contre l'institution des anciens, que de les traiter comme des Idoles. Aussi est-il certain, selon les remarques de tous ceux qui ont examiné les Ceremonies Chinoises, qu'on ne rend point d'honneur aux morts

qu'ó ne rende pareillement aux vivans, jusqu'à égorger même des animaux en presence de ceux qu'on invite à manger, & à garder un jeûne tres-rigoureux, pour être en état de presenter avec plus de respect les tributs à l'Empereur.

Quand je n'aurois rien de plus fort à dire là-dessus à Vôtre Alteſſe Sereniſſime, il ne vous seroit pas difficile, Monseigneur, de découvrir la fin que les Chinois se sont proposée dans l'institution de ces Ceremonies; vous n'auriez qu'à rappeller un moment dans vôtre esprit leurs maximes & leur politique. Ils veulent inspirer dans l'Empire l'amour des sciences; le moyen d'y parvenir, c'est d'honorer publiquement les Sçavans. Ils veulent conserver dans toutes les familles la paix, l'union, la

dépendance ; ils croyent avec raiſon, qu'ils n'en viendront jamais à bout, qu'en obligeant les enfans d'honorer parfaitement leurs peres, & d'en conſerver cherement la memoire.

D'ailleurs la marque la plus eſſentielle parmi eux de reſpect & de reconnoiſſance, c'eſt de ſe proſterner, de brûler des parfums, de faire des preſens & des feſtins à ceux qu'ils veulent honorer ; c'eſt donc par un ſentiment d'affection, d'eſtime & de gratitude qu'ils pratiquent toutes ces ceremonies à l'honneur de Confucius & de leurs Ancêtres : cela eſt naturel dans leur ſyſtéme : c'eſt une ſuite neceſſaire de leur politique, & il ne faut point pour cela de Religion, beaucoup moins de ſuperſtition & d'idolâtrie.

Mais pour ne laiſſer aucun

doute sur cette matiere, je rapporteray icy, Monseigneur, ce que le premier & le plus ancien ceremonial de la Chine nous en dit. C'est parmy les Chinois un livre de grande autorité, contre lequel ni la coûtume ni le sentiment des nouveaux Philosophes ne peuvent jamais prescrire.

Dans ce livre il est dit [a], *que l'Homme mort n'est plus capable d'aucune fonction dans le Monde, mais que ceux qui luy survivent luy font pour conserver sa memoire comme un festin d'adieu, avant qu'on l'enterre; quand il est enterré on luy offre encore d'autres presens, mais ceux qui en usent de la sorte, n'ont jamais vû revenir le mort pour manger ce qu'on luy offre. Cependant on n'a pas pour cela*

a Liki chap. tum-Kum.

interrompu cet uſage. On fait toûjours les feſtins ordinaires qui ſont inſtituez, afin de ne pas perdre le ſouvenir des morts.

Les Interprêtes expliquent ces paroles, *qui a jamais vû revenir les Morts pour manger?* Le Docteur *Chim-ho* qui vivoit ſous le Regne de *Simchao*, dit entre autres choſes. On ne fait cette offrande que pour marquer à celuy dont on tire ſon origine, du reſpect & de la reconnoiſſance; & c'eſt-là la fin que ce ſont propoſée les Empereurs en établiſſant cette Ceremonie.

Dans le même endroit l'Autheur dit expreſſément qu'on pratique la Ceremonie *du Tçi*, (c'eſt celle que nos adverſaires appellent un veritable ſacrifice) *pour remplir ſes devoirs. Car il ne faut pas croire que les Morts*

prennent plaisir à ce qu'on fait pour eux. On n'en use ainsi que pour les honorer. Les Interprêtes s'expliquent presque tous dans les mêmes termes.

Voicy encore quelque chose de plus fort. Dans un autre Chapitre du même livre, l'Auteur parle ainsi. *On a établi la ceremonie du Tçi, afin que les enfans conservassent dans leur cœur l'amour qu'ils avoient pour leurs Peres.* Et aprés avoir expliqué la maniere dont il faut s'acquiter de ce devoir, il ajoûte *que de cette sorte on ne peut manquer d'en retirer de grands avantages, à sçavoir la paix, l'union, une bonne reputation: car ces assemblées de Parens & d'Amis entretienent l'union dans les familles; elles servent même à l'augmenter.*

Mais pour faire connoître à

tout le monde, que les morts ne contribuent en rien à procurer aux vivans ces avantages, l'Auteur ajoûte, *qu'il ne leur faut rien demander, & qu'il suffit de marquer par-là l'affection qu'on leur porte.*

Je ne finirois point, Monseigneur, si je voulois vous rapporter tout ce que les Anciens ont dit sur cette matiere, pour instruire la posterité de leurs veritables sentimens.

Ce que les Chinois font à l'égard de Confucius est à peu près dans le même esprit. Pour en être convaincu, on n'a qu'à lire l'Edit de l'Empereur *Yum-lo*: Ce Prince étant sur le point d'aller en ceremonie au Palais de ce Philosophe, declara par un Edit à tout l'Empire les raisons qu'il avoit de l'honorer. Voicy donc comme il en par-

le. *Ie revere Confucius, le Maître des Empereurs & des Rois. Les Empereurs & les Rois commandent aux Peuples, mais Confusius les gouverne & les instruit. Il leur enseigne les devoirs reciproques qui lient entre eux les Souverains & les Sujets, les Peres & les Enfans, le Mary & la Femme. Il nous apprend outre cela, la pratique des cinq principales vertus, qui sont, la pieté, la justice, la prudence, la fidelité, la politesse. C'est de luy que nous tenons le grand art de regner. Tous les siecles luy seront obligez de ces connoissances. Il est donc à propos que je me rende en personne au grand college de ce Philosophe, & que j'offre des presens à mon Maître qui est decedé, à dessein & avec cette intention, de marquer par-là l'estime que*

me que je fais des sciences, & l'honneur que je rends aux gens de Lettres.

Voilà, Monseigneur, jusqu'où ce Prince a porté la superstition. N'est-il pas bien coupable de marcher ainsi sur les traces de ces Ancêtres, & de rendre à leur exemple, sa Nation plus sçavante, plus polie, plus sensible à la reconnoissance? S'il pense que Confucius soit un Dieu, que n'ajoûte-t'il ce tître d'honneur parmy tant d'autres qu'il luy donne? S'il espere quelque chose de sa protection, que ne luy demande-t'il des graces? Mais il est bien éloigné d'avoir ces sentimens. Confucius, dit-il, est le Maître des Rois, parce qu'il leur a enseigné le grand Art de Regner; c'est le Prince des Philosophes:

parce qu'il a mieux expliqué que perſonne, les devoirs de la vie civile. A la verité l'on ne doit plus rien luy demander, ce ſeroit ſuperſtition; mais il ne faut pas pour cela en perdre le ſouvenir, ce ſeroit ingratitude.

Pourquoy aprés cela, Monſeigneur, s'étonner des honneurs qu'on luy rend aprés ſa mort? Les Edits publics, les ceremoniaux, toute la Chine nous le reperent en mille endroits. C'eſt premierement par reconnoiſſance; un merite auſſi éclatant que le ſien, ne devoit pas eſtre oublié. Secondement, c'eſt par politique; il falloit par là réveiller l'émulation parmi les Sçavans, & inſpirer aux Peuples de l'amour & de la veneration pour les Sciences.

C'eſt-là, Monſeigneur, tout le myſtére des ceremonies chinoiſes. Entrez dans ce ſanctuaire ſans prévention, vous n'y trouverez ni Preſtre, ni Idole, ni Autel, ni Sacrifice. Vous y verrez ſeulement des Enfans affligez qui rendent les derniers devoirs à leurs Peres, & des Diſciples reconnoiſſans qui honorent la memoire de leur Maître.

Ces raiſons & pluſieurs autres, que je ne puis renfermer dans cette Lettre, paroiſſent à quelques-uns de nos adverſaires ſi convaincantes, qu'ils ont avoüé de bonne foy qu'on pourroit recevoir ces Ceremonies, ſi les Chinois s'étoient renfermez dans les bornes de leur premiere inſtitution; mais qu'on y avoit ajoûté depuis tant de ſuperſtition, & que

l'esprit des peuples y étoit si corrompu par la fausse Religion des Bonzes, qu'un Chrêtien ne peut à present les pratiquer sans s'exposer à commettre une idolatrie.

Voilà, ce me semble, le dernier retranchement de nos adversaires. Les Ceremonies de la Chine sont bonnes dans le fond, mais elles sont mauvaises dans leurs circonstances. L'intention de ceux qui les ont instituées étoit loüable, mais l'intention de ceux qui les pratiquent à present est corrompuë. Voyons ce qu'il y a de vray dans ces deux propositions.

Quel est le fond des Ceremonies de la Chine ? On se prosterne devant le nom de Confucius, devant le nom & le tombeau des ancestres. On y

offre des viandes & des legumes, on y brûle des parfums, on reconnoît qu'on doit avoir du reſpect pour l'un & de la reconnoiſſance pour les autres. Cela s'eſt de tout temps pratiqué ; c'eſt-là l'eſſentiel, c'eſt-là le fond des Ceremonies. Cela eſt donc bon & loüable. Que voulons-nous davantage ? Nous n'en demandons pas même tant, & nous nous retranchons à ce qui eſt indiſpenſablement attaché aux fonctions des Charges publiques & aux devoirs de la vie civile.

Avons-nous jamais approuvé, par exemple, qu'on brûlât ſur les tombeaux des papiers dorez ou argentez ? Nous ſçavons bien que c'eſt une ſuperſtition des Bonzes, qui croyent par-là pouvoir enrichir les morts. Avons nous même per-

mis qu'on répandit du vin sur le cercueil, qu'on élevât en l'air des viandes avec des paroles qui semblent marquer un sacrifice ; qu'on éprouvât la bonté des animaux en leur versant de l'eau ou du vin dans l'oreille, qu'on poussât trop loin les loüanges de Confucius, dans les éloges qu'on en fait ? Nous sçavons bien que la plus part de ces circonstances, quoy qu'indifferentes en elles-mêmes, ont je ne sçay quoy de choquant, sur tout pour les Europeans, qui n'en connoissent pas d'abord les veritables raisons.

Ainsi de tous les honneurs decernez par les Loix à Confucius, nous ne tolerons que ceux qui luy sont rendus par les Bacheliers, & qui consistent uniquement à se proster-

ner devant ſon nom Mais nous deffendons les Ceremonies du Printemps & de l'Automne, où l'on offre des viandes, du vin, des legumes avec un appareil & une ſolemnité qui pourroit peut-être ſcandaliſer les foibles; ſuivant en cela le conſeil de l'Apôtre, qui veut qu'on s'abſtienne, a *de tout ce qui porte avec ſoy la moindre ombre & la plus legere image du mal.*

Que ſi nos adverſaires pretendent qu'on ne peut point ſéparer ce qui eſt bon ou indifferent, d'avec ce qui eſt ſuſpect & mauvais; parce que la ſuperſtition eſt un venin qui empoiſonne les plus ſaintes actions; certainement ils abuſent de cet endroit de ſaint Paul, où nous liſons, *qu'un peu*

a *Ab omni ſpecie mala abſtinete vos.*

de levain aigrit & corrompt toute la masse. Et pour m'épargner icy la peine de leur rapporter ce que la Theologie la plus exacte nous enseigne là-dessus, il suffit de dire que la sacrée Congregation a décidé ce point par un Decret qui ne nous laisse plus aucun lieu d'en douter. a

Il n'est donc plus question que de sçavoir l'intention particuliere des Chinois qui pratiquent à present ces Ceremonies. C'est, Monseigneur, ce que nous pouvons aisément découvrir en trois manieres.

a Sacra Congregatio censuit posse tolerari Sinas conversos, adhibere dictas cæremonias, etiam cum gentibus, sublatis tamen superstitiosis. Decr. 1656.

La Sacrée Congregation a jugé qu'on pouvoit tolerer l'usage des nouveaux Chrétiens de la Chine, qui pratiquent ces Ceremonies même avec les Idolâtres, en retranchant neanmoins ce qui s'y trouve de superstitieux.

1°. Si les termes dont on uſe en ces occaſions expriment des ſentimens d'idolatrie. 2°. Si la Religion du Païs a des principes qui ſuppoſent, ou qui prouvent que Confucius eſt une idole, & que les morts ſont des Divinitez. 3°. Si les plus Sçavans, interrogez ſur cet article, repondent conformément à l'opinion de nos adverſaires. Car alors il faudroit avoüer que les nouveaux Chinois ſe ſont égarez en abandonnant les routes que leurs avoient tracées les anciens Legiſlateurs; & ce ſeroit à nous à les remettre dans le bon chemin; & à les ramener à la pureté de leur premiere origine, avant que de permettre aux Chrêtiens de ſuivre leur exemple. Mais il me paroît que tout eſt icy fa-

vorable au ſentiment des Jeſuites.

Car premierement les Mandarins qui ſont employez le jour de la Ceremonie de Confucius ; & les enfans qui rendent en certain temps les derniers devoirs à leurs peres, ne s'appellent ni Prêtres ni Pontifes ; ils ne portent même aucun nom particulier, qui ait tant ſoit peu de rapport à la Religion ; leurs habits ſont les habits communs de la nation ; la table ſur laquelle on diſpoſe les viandes, n'eſt en rien differente des tables qui ſervent dans les repas ordinaires ; elle s'appelle table & non pas autel.

Secondement, on ne donne aucun titre à Confucius, qui luy ſoit commun avec les Idoles, ſi ce n'eſt peut-être qu'on

s'imagine que les Chinois l'appellent *Saint*, parce qu'ils luy donnent le nom de *Kim*, dont nous nous servons nous-mêmes pour exprimer la sainteté des bien-heureux.

Comme les Chinois n'ont pas tous les mots qui nous seroient necessaires pour expliquer parfaitement nos mystéres ; il a bien fallu se contenter souvent des termes generaux. Ainsi quoyque *Kim* en soy-même ne signifie que perfection morale, que sublimité de genie, que sagesse consommée ; (Car c'est ainsi que les Interprêtes l'entendent) Nous avons cru que dans la disette où nous étions, il falloit consacrer ce terme en faveur de la Religion, & expliquer ensuite aux Chrétiens toute l'étenduë que nous y donnions.

Mais quand les Chinois l'appliquent à leur Philosophe & à leurs Empereurs, ils ne le prennent jamais que dans le sens ordinaire de la langue. Confucius est sage, prudent, élevé au dessus des autres hommes par son esprit, par son merite. Voilà tout ce que les Chinois prétendent.

Troisiémement, dans les éloges du Philosophe, on ne luy attribuë rien qui soit au dessus de l'homme, quoy que les Chinois poussent la metaphore & les figures de Rhetorique beaucoup plus loin que nous. Il est vray que le Pere Navarette ennemi declaré de Confucius & des morts, & qui souvent même n'épargne pas assez les vivans, rapporte certains endroits de leurs Panegyriques, qui, à son avis, ren-

ferment beaucoup de superstitions. En voicy un extrait, & vous jugerez; Monseigneur, si l'on ne peut pas en conscience parler ainsi d'une pure creature.

Vos vertus (c'est un Docteur qui fait sa harangue le jour de la Ceremonie) *Vos vertus, vos qualitez sont grandes ô Confucius; si les Rois gouvernent sagement leurs Sujets, c'est à la faveur de vôtre doctrine; ils vous en sont redevables. Depuis que les hommes vivent sur la terre, en a t'on vû de plus grand que vous? C'est pour cela que nous vous avons presenté avec respect & affection ces legumes & ces viandes. Chaque chose a été placée en sõ lieu selõ la coûtume. Nos esprits sont dans la joye au moment que nous vous faisons ce*

preſent. Nous ſouhaittons que tout nous proſpere ; &c.

Je ne ſçay, Monſeigneur, ſi ce Docteur vous a ſcandaliſé. Pour moy je le trouve fort moderé pour un Chinois, & peut-être l'eſt-on moins que luy, quand pour ſi peu de choſe on le condamne d'idolâtrie.

Je connois des Miſſionnaires d'un Royaume tres-Catholique qui n'ont pas craint l'Inquiſition, quoy qu'ils ſe ſoient expliquez d'une maniere beaucoup plus forte. [a] L'un d'eux dans un livre qu'il a compoſé en langue Chinoiſe parle de la maniere ſuivante.

Il faut faire des ſacrifices aux morts, n'eſt-ce pas le ſentiment de Confucius ? certainement les ſix livres claſſiques

[a] Un P. Dominiquain de la Chine.

ſont conformes à la loy naturelle. Le Ciel a choiſi Confucius pour ſervir de creſſelle [b] *dans le monde.* C'eſt-à dire ſelon le ſens des Chinois pour aſſembler les peuples & leur enſeigner la vertu. *Le Ciel la envoyé ſur la terre comme ſon Ambaſſadeur, pour exciter les ſourds & les aveugles. Mais depuis ce temps-là, Dieu s'eſt revetu de la nature humaine; il a établi par luy-même le grand ſacrifice. Quand le Soleil ſe leve, n'eſt-il pas inutile de ſe ſervir d'un flambeau de paille?*

Vn autre Autheur de la même Nation & du même Ordre explique la force de la grace de cette maniere. *Ieſus-Chriſt*

b C'étoit la coutume des Mandarins de ſe ſervir d'une *Creſſelle* de bois dans les ruës, pour aſſembler le peuple, & leur faire des diſcours ſur les vertus Morales.

eſt Dieu & je ne ſuis qu'un homme ; comment pourray-je l'imiter ? Si Dieu nous donne ſa grace & nous aide, cela ne ſera pas difficile. Par exemple, Confucius a été ſans doute dés ſa naiſſance un ſage & un vray ſaint, comment a-t-il pû le devenir ? Quand Dieu donne la veritable ſcience & un eſprit penetrant, ſi d'ailleurs la bonne volonté ne manque pas, alors on peut s'élever & imiter Ieſus-Chriſt.

[a] Un troiſiéme Miſſionnaire dans un livre qu'il intitule. *La conformité de la Loy Chrêtienne & de la Loy des Sçavans de la Chine*, donne non ſeulement à Confucius la qualité de *Saint*, mais il ajoûte encore ces paroles, *le Ciel l'a choiſi pour preſider à la veritable doctrine*;

[a] Le P. Antoine de ſainte Marie.

c'eſt

c'eſt par le commandement du Ciel qu'il l'a annoncée aux hommes.

Tous ces endroits peuvent aſſurément juſtifier les excez des Docteurs Chinois; je crains même qu'ils ne les juſtifient trop; & je ne voudrois pas, pour l'honneur du parti que je défends, qu'un Mandarin idolâtre, beaucoup moins un Jeſuite, ſe fût expliqué de la ſorte. Encore ces paroles ſeroient-elles en quelques maniere ſupportables dans la bouche d'un Jeſuite, parce que les termes Chinois[a] dont on ſe ſert, ne ſignifient, ſelon nous, ni ſainteté ni ſacrifice. Mais pour ces Peres qui ſoutiennent de toute leur force que *Kim* veut dire *Saint* d'une *Sainteté ſurnaturelle*; que *Tçi* ſe doit rendre

[a] Tçi, Kim.

en nôtre langue par le mot de *sacrifice veritable*, je ne sçay comment ils ont pû dire dans un livre Dogmatique que *Confucius est un vray saint ; & qu'offrir aux morts de veritables sacrifices, est une action trés-conforme à la loy naturelle.*

Au reste, je suis bien éloigné de croire que d'habiles Theologiens comme eux, de fervens Religieux, des Missionnaires zélés qui ont traversez les Mers pour convertir les idolâtres, soient tombez dans une erreur si grossiere & si éloignée de la pureté de nôtre sainte foy. Je me persuade même que s'ils étoient encore envie, ils nous donneroient là-dessus des éclaircissemens que nous avons bien de la peine à trouver.

Peut-être aussi qu'en relisant

une seconde fois les loüanges qu'ils donnent à Confucius, ils s'appercevroient que sans y penser, ils ont fait de ce Philosophe un veritable Précurseur du Messie, *Confucius*, disent-ils, *est une cresselle*, c'est-à-dire, la voix qui crie, non pas à la verité dans le desert, mais ce qui est encore plus, *dans les places publiques, c'est l'Ambassadeur du Ciel, c'est celuy qui a parlé aux sourds, qui a éclairé les aveugles, qui par un ordre venu d'enhaut a annoncé la veritable Doctrine; enfin c'est cette premiere lumiere qui a precedé le lever du Soleil.*

Si je n'avois pas nommé Confucius qui ne croiroit que je parle de Jean-Baptiste? Si ce n'est que j'en dis encore un peu trop; *car Iean n'étoit pas la lumiere, mais Iesus-Christ étoit*

la lumiére veritable qui éclaire tous les Hommes. *a* Aprés cela faut-il s'étonner qu'un Docteur de la Chine cité par le Pere Navarette, s'écrie dans le Panegyrique de Confucius, *parmy les hommes en a-t-on vû de plus grand que vous?* Cela s'accorde parfaitement avec ce qu'ont dit les Missionnaires dont je viens de parler, *non surrexit major*, & je m'étonne que dans le dessein qu'ils ont eu de donner une grande idée de ce Prince des Philosophes, ce dernier mot ait échapé à leur érudition & à leur éloquence.

Cependant ce sont là des loüanges que j'aurois voulu retrancher, de crainte que les nouveaux Chrêtiens, peu instruits de nos mystéres, ne con-

a Non erat ille lux . . . erat lux vera quæ illuminat omnem hominem. *Joan.* 1.

fondiſſent leurs *Sages* avec nos *Saints*, & ne priſſent à la lettre ce qui ne peut être qu'une métaphore trés-éloignée de l'exacte verité. Mais enfin, ce n'eſt pas icy le lieu de faire une critique, & il me ſuffit de juſtifier en quelque maniere les chinois, qui parlent toûjours de Confucius comme du plus grand homme du monde, quoy qu'ils n'en ayent jamais parlé comme d'une Divinité.

Pour revenir, Monſeigneur, à certains termes dont on uſe dans ces ceremonies. Je dis cinquiémement que le vin qu'on offre aux Aſſiſtans, ſe nomme alors *Fo-tçiou, vin qui porte bonheur.* Nos adverſaires l'expliquent de la ſorte. Ce n'eſt pas qu'on s'imagine à la chine devenir plus heureux pour avoir bû du vin qui a ſervi au fe-

ſtin de Confucius ; les chinois veulent ſeulement par-là témoigner leur joye, à peu prés comme nous le pratiquons nous mêmes en certaines actions publiques, que nous commençons toûjours par ces paroles. *Quod felix, fauſtum fortunatumque ſit &c.* Cette explication n'eſt point forcée, elle eſt trés-naturelle & tres conforme à l'uſage du Païs. Pour en être perſuadé, il ne faut que faire reflexion à ce qui ſe fait pour honorer un Viceroy le jour de ſa naiſſance.

Les gens les plus diſtinguez de la Ville s'aſſemblent & vont en corps le ſaluer dans ſon Palais. Outre les preſens ordinaires dont ils accompagnent leur viſite, ils portent encore avec eux une longue boëte de vèrni, ornée de fleurs d'or, &

divisée dans le fond par huit petits compartimens, qu'on a remplis de huit sortes de confitures. Dés qu'ils sont arrivez à la salle où se doit faire la ceremonie, ils se rangent tous sur une ligne, ils s'inclinent profondément, ils se mettent à genoux, & courbent la tête jusqu'à terre, à moins que le Mandarin ne les releve.

Alors le plus considerable d'entre eux prend du vin dans une coupe, l'éléve en l'air avec les deux mains, l'offre au Viceroy & dit tout haut. *a Voilà le vin qui porte bonheur*, b *voilà le vin qui donne une longue vie.* Un moment aprés, un autre s'avance & élevant en l'air des confitures, qu'il presente avec respect. *Voilà*, dit il, *du Sucre de longue vie.* D'autres

a Fo-tsiou. *b* Tsiou Tcheou.

encore répétent juſqu'à trois fois ces mêmes ceremonies & font toûjours les mêmes ſouhaits.

Il n'y a là aſſeurément ny ſuperſtition ny ſacrifice. C'eſt une pure civilité que la loy, que la coûtume autoriſe pour honorer les hommes. Si Confucius vivoit aujourd'huy, on luy feroit les mêmes honneurs; mais à preſent qu'il eſt mort, je puis ajoûter que s'il étoit au nombre des Idoles, les Sçavans de la chine n'en voudroient pas même conſerver le ſouvenir.

Au reſte ceux qui entendent toutes les fineſſes de la langue, expliquent ces paroles *fo-tſiou*, qui font tant de peine aux nouveaux Miſſionnaires, d'une maniere bien differente. Ce n'eſt point ſelon eux & ſelon

lon le vray ſens des Interpretes, *un vin qui porte bonheur*, c'eſt ſeulement, *un vin preparé ſelon la coûtume & l'ordre des Ceremonies.*

Je crains bien, Monſeigneur, de vous fatiguer par toutes ces petites reflexions ; mais ſi elles ne ſont pas tout à fait neceſſaires pour juſtifier les Chinois dans vôtre eſprit, elles ſeront au moins de quelque utilité pour vous en faire connoître le genie. Voicy quelque choſe de plus eſſentiel.

Les Chinois diſent ſouvent *tçi* & *miao*, pour exprimer les honneurs qu'on rend à Confucius, & le lieu deſtiné à ces Ceremonies. Ceux qui s'arrêtent à l'écorce des choſes, & qui ne veulent jamais pénetrer le vray ſens des caracteres de la Chine, ſe recrient ſou-

vent ſur ces deux mots, qui ſelon eux ſignifient *temple* & *ſacrifice*, & que je rends en nôtre langue par ces deux autres, *ſale* & *feſtin*, ou *palais* & *preſent*.

Les Chinois, diſent-ils, appellent eux-mêmes le Palais de Confucius, *un temple*; ils donnent à ces Ceremonies le nom de *ſacrifice*. Confucius eſt donc à la Chine, regardé comme une Idole. Mais ces Miſſionnaires ſi éclairez d'ailleurs, ne veulent jamais comprendre que ce ſont là des termes generaux qui s'appliquent indifferément à pluſieurs choſes. Seroit-ce parler juſte, que de dire qu'un verre eſt un vaſe ſacré, parce qu'en Latin nous l'appellons *calix*, auſſi bien que le vaſe que nous employons au ſacrifice de la Meſſe; & qu'un manteau doit

passer aussi bien qu'une chape pour un habit destiné aux Ceremonies de l'Eglise, parce que l'un & l'autre est parmi nous un vestement. Voicy donc ce qu'il faut penser là-dessus.

Tçi selõ les Chinois est quelquefois un sacrifice & quelquefois un simple present. En voicy la démonstration toute entiere, à laquelle il n'y a point de replique. *Cette lettre, ce caractere*, dit le fameux Cérémonial de la Chine, [a] *signifie l'honneur qu'on rend à quelqu'un, quand on luy fait un present. Il faut commencer par goûter aux viandes & finir par boire tant soit peu de vin. Cet appareil dans les festins n'est pas pour boire & pour manger; mais pour nourrir en quelque maniére l'affection reciproque des hommes. Ceux qui invitent ainsi*

leurs amis, font connoiſtre, qu'ils comptent pour rien la dépenſe quand il s'agit de leur faire plaiſir. Le peuple s'accoutume auſſi par là à eſtimer les devoirs de la vie civile. Ces exemples les portent à ſe prevenir les uns les autres, à ſe donner des marques mutuelles de reſpect & à éviter toute contention dans les familles.

Voilà le vray ſens qu'on doit donner à ces paroles. S'agit-il là de ſacrifice & de religion ? Et certes il n'eſt rien de plus ordinaire, que l'uſage de ce terme dans les ceremonies les plus profanes ; on s'en ſert dans les preſens ſolemnels, dans les feſtins qui ſe font à l'arrivée d'un nouvel hoſte, à la reception des Mandarins, dans les mariages & en milles autres occaſions differentes ; & je ne

comprens pas qu'on puisse aprés cela conclure que le *Tçi* des Chinois marque necessairement une action religieuse ; & un veritable sacrifice.

Ce qu'ils disent de *Miao* n'est pas asseurément plus soûtenable ; on en use, il est vray, pour exprimer les temples des Bonzes ; c'est encore le nom qu'on donne quelquefois au Palais de Confucius ; je ne dois pas en disconvenir, mais je dois aussi ajoûter que ce nom est commun à un grand nombre d'autres édifices, qui n'ont aucun raport aux temples des Idolâtres. Par exemple, toute la face exterieure du Palais Imperial, certains appartemens destinez aux divertissemens du Prince, les Sales d'Audience de quelques Mandarins, se nomment de la même maniere.

Enfin je puis décider cette queſtion en deux mots ; le Palais de Confucius s'appelloit *Miao* avant qu'il y eût aucune idolâtrie à la chine. Les ſçavans ne l'ont donc pas pris des Bonzes pour rendre par-là leur Maître plus reſpectable. Les Bonzes au contraire l'ont emprunté des Sçavans, afin que ce terme d'honneur leur donnât un peu plus de conſideration dans le monde. Ils en ont abuſé en faveur des Idoles ; mais cet abus n'en a jamais ôté la Poſſeſſion aux gens de Lettres, qui peuvent ſans danger & ſans ſcandale s'en ſervir pour honorer leur Philoſophe.

Ils ne s'en ſervent pourtant pas toûjours, car les Docteurs & les Bacheliers appellent ordinairement ce Palais de Confucius, la *ſale Royale* ; & dans

les Edits Imperiaux on le nomme, *Sale de ſageſſe & de perfection, le grand College, le college de l'Empire.*

a (Puon coum.) (Ta chim tien) (Ta hyo) (Quoci hyo.)

Comme ce point eſt de la derniere conſequence, j'ajoûteray encore, Monſeigneur, un paſſage de l'Interprête qui examine ces ceremonies. Quelques Officiers avoient autrefois fait conſtruire des portes dans le Palais de Confucius en forme de jalouſies, ſemblables à celles dont on uſoit dans les temples des *Eſprits*. L'Auteur dont je parle, les reprend en ces termes. *Confucius*, dit-il, *n'eſt qu'un homme mort, on luy fait des preſent dans la ſale ordinaires, mais il n'y faut pas faire des ouvrages comme dans le temple des*

esprits, le comparer aux esprits du Ciel & de la terre, c'est une chose fort contraire aux Ordonnances des Empereurs.

Comment aprés tous ces témoignages, peut-on confondre le Palais de Confucius avec les temples des faux Dieux ? Certainement si ceux qui parlent de la sorte, étoient accusez à Pekin, au suprême Tribunal des Rites ; je ne doute point qu'ils ne fussent severement châtiez, & qu'aprés une punition exemplaire, on ne leur fist ces mêmes reproches, que l'Empereur nous fist il y a quelques années en une occasion à peu prés semblable. *Vous nous condamnez imprudemment, parce que vous êtes peu versez dans nos sciences. Vous ne consultez que le peuple ignorant dont vous êtes environnez. N'est-ce pas moy qui suis l'inter-*

prête des livres anciens ? Pourquoy cherchez-vous ailleurs des éclaircicesſemens inutiles?

Que diroit ce grand Prince, Monſeigneur, s'il apprenoit que par de ſemblables équivoques on le fait luy-même paſſer pour idolâtre.

Il y a quelques années qu'il nous envoya ces paroles écrites de ſa main, *Kin tien*, qui ſelon ſa penſée & ſelon le vray ſens des caracteres, ſignifient, *revérez le Seigneur du ciel*. C'étoit non ſeulement un honneur, que ce Prince rendoit par-là à nôtre Religion, mais encore une marque de la protection qu'il vouloit donner à ceux qui l'avoient embraſſée: nous fimes écrire ces paroles en lettres d'or dans un magnifique cartouche, qui fût expoſé dans l'Egliſe de Pekin & ſur le frontiſ-

pice de nôtre Maiſon. Les Miſſionnaires des autres Ordres en uſerent ainſi dans les Provinces, & ce fut pour eux une eſpece de ſauve-garde, qui les mit ſouvent à couvert des inſultes des Idolâtres.

Depuis quelque temps, Monſieur Maigrot s'eſt perſuadé que les Miſſionnaires commettoient en cela une idolâtrie, parce que *tien* eſt un terme équivoque, qui ſignifie quelquefois le Ciel materiel, ſans prendre garde que ceux même, qui ſont le plus oppoſez aux Jeſuites, s'en ſervent dans leurs Livres pour exprimer le Dieu des Chrêtiens.

Saint Paul ne trouva qu'un mot dans les monumens des Atheniens. *Ignoto Deo, au Dieu inconnu*, il étoit gravé ſur un autel, dans un temple, au milieu

d'une foule d'idoles ; bien loin de le confondre par un vain ſcrupule, avec les ſuperſtitions populaires ; il le conſacre à la Religion, il y reconnoît, il y adore le doigt de Dieu, il s'écrie dans l'Areopage, *quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis*, ce Dieu que vous ignorez & que vous ne laiſſez pas d'honorer, c'eſt ce Dieu même que je vous annonce. Si S. Paul aſſez puiſſant dans Athenes pour bâtir un temple à J. C. y eût tranſporté ce monument ; s'il l'eût élevé ſur les ruines de la Religion Payenne ; ſerions nous aſſez hardis pour le condamner, je ne dis pas d'idolâtrie, mais même de temerité ? Nous admirons un Apôtre qui ſanctifie la ſuperſtition des Gentils ; comment donc oſerons nous rejetter le témoigna-

ge d'un grand Prince, qui veut ſanctifier le nom du Seigneur?

Sixiémement, parmi les reproches qu'on a fait aux Jeſuites, celuy qui regarde les tableaux de Confucius & des morts eſt à mon ſens le plus injuſte. Dans ces tableaux on ne voit aucune figure humaine, mais ſeulement une planche de bois verni, où ces paroles ſont écrites, *lin hoei*, *xin hoei*, que nos adverſaires traduiſent ainſi, *le ſiége de l'eſprit*, *le trône de l'ame*, c'eſt en effet diſent-ils, ſelon les Chinois, le vray lieu où l'eſprit reſide, il vient s'y placer comme ſur ſon trône, quand on commence le ſacrifice : il y goûte les mets qui luy ſont preparez, il y reſpire avec plaiſir la fumée de l'encens, il y reçoit les adorations des peuples. Que d'idolâtries ! que

d'impietez ! que de ridicules ſuperſtitions !

Peut-on rien dire de plus propre à reveiller contre nous le zéle des gens de bien? Mais par bonheur, ce ſont-là les ſaillies d'une imagination échauffée, plûtôt qu'une image naturelle de ce qui ſe paſſe. Voicy, Monſeigneur, quelque choſe de plus exact.

Dans les premiers ſiécles de la Monarchie, les Chinois, comme j'ay déja dit, ne rendoient jamais les derniers devoirs à leurs peres, qu'ils ne miſſent en leur place un jeune homme revétu de leurs habits. C'eſt luy qui recevoit les preſens, qui goûtoit aux viandes du feſtin, qui écoutoit les plaintes de la famille affligée. C'étoit encore la coûtume quand on alloit en Ceremonie au lieu de

la sepulture, de joindre au cercueil une figure de jong ou de paille, qui representoit la personne qu'on devoit enterrer.

On changea dans la suite, & pour conserver la memoire de ses ancestres, l'on se contenta de placer au lieu du jeune homme ou de la figure de paille, un tableau d'une grandeur mediocre, où le nom du mort étoit écrit. C'est ce tableau qui sert à present dans les Ceremonies ordinaires, & les Chinois le regardent comme une image grossiere de celuy qu'ils veulent honorer; mais quelques nouveaux Missionnaires en font communément une Idole.

Pour moy je me persuade aisément que dans cette foule d'idolâtres qui inondent toute la Chine, & qui donnent chaque jour dans de nouvelles er-

reurs par l'ignorance, la bizarrerie & l'avarice des Bonzes, plusieurs d'entre eux s'imaginent que les morts viennent en personne assister à leurs Ceremonies. Car dequoy le peuple n'est-il pas capable en matiere de Religion, non-seulement parmi les infideles, mais encore parmi les Chrêtiens ?

Certainement si pour juger de la creance Catholique, on s'arrêtoit à ce qui se passe tous les jours dans nos Eglises, il faudroit croire avec les heretiques que le culte des images est non-seulement une superstition, mais encore une veritable idolatrie. Ce n'est pas de l'ignorance populaire que dépend la pureté de nôtre foy ; il faut pour la connoître aller puiser dans la source des saintes Ecritures, consulter la tradition,

& s'en tenir aux ſentimens des plus ſages. De même auſſi ſi nous voulons penetrer dans les myſteres de la politique Chinoiſe, & dêmêler le vray ſens de leurs Ceremonies, il eſt neceſſaire de s'inſtruire non-ſeulement par la lecture des livres les plus anciens, les plus approuvez, les plus ſuivis dans la pratique, mais encore par le commerce & par le témoignage des plus honneſtes gens.

Or les Chinois diſent en mille endroits de leurs hiſtoires, *qu'aprés cette vie l'eſprit fait un trop grand voyage pour revenir ſi facilement ſur la terre*, c'eſt leur expreſſion, *que l'ame s'eleve au Ciel, que le corps ſe cache ſous la pouſſiere ; il ne reſte donc rien de l'homme mort que ſa memoire dans le tombeau que l'on conſerve.* Et en effet ce n'eſt pas

entrer

entrer dans la penſee des Auteurs Chinois, ny comprendre toute la force de leurs caracteres, que de rendre ces paroles *lin hoei, xin hoei*, par celle-cy, le *ſiege de l'eſprit*, *le trône de l'ame*. On n'a qu'à conſulter les Ceremoniaux, leurs Interprêtes & le Dictionnaire pour être perſuadé que ces termes ne veulent dire autre choſe, ſi ce n'eſt que le tableau eſt *l'image* & la *repreſentation* de celuy qui eſt mort.

Et il faut bien que les Chinois l'entendent de cette maniere, s'ils ne veulent pas ſe contredire eux-mêmes. Car enfin ceux qui parmi les ſçavans ſont attachez à l'ancienne Religion du Païs, n'ont garde de donner dans ces chimeres. Les autres dont le nombre eſt beaucoup plus grand, qui paſſent

au moins pour des demi athées, & qui assûrent que l'homme meurt tout entier avec le corps, ne font pas revenir son ame du neant, pour la placer dans un tableau, comme sur son trône. Le peuple même, je parle du peuple instruit de sa Religion, ne peut raisonnablement croire que l'ame des morts soit presente aux Ceremonies; puisque les Bonzes enseignent constamment que les pécheurs aprés leur mort descendent dans l'Enfer, pour y être tourmentez; & c'est pour les soulager dans leur peines, qu'ils demandent des aumônes, qu'ils prient, qu'ils jeûnent, qu'ils font en apparence tant d'austeritez; où sont donc ceux qui renferment ainsi dans les tableaux les ames de leurs ancêtres? On trouvera tout au plus quelques misera-

bles Bonzes, qui pour enrichir leur Monaſtere aux dépens du peuple, joüent tous les jours un nouveau rôle, & débitent aux ſimples & aux femmes credules, des maximes qui ſe combattent ſouvent elle-mêmes, & qu'ils ne répandent dans l'Empire, que parce qu'elles amuſent utilement la canaille.

Après tout, ajoûtent les nouveaux Miſſionnaires, l'on ne peut diſconvenir que les Chinois ne rendent à ces tableaux les mêmes honneurs qu'ils rendoient à leurs peres; il eſt vray, mais les Mandarins n'en uſent-ils pas de la même maniere à l'égard de l'Empereur? A la ſeule vûë de ſon Trône, ils ſe mettent à genoux, ils ſe courbent, ils ſe proſternent neuf fois juſqu'à terre. Eſt-ce le trône qu'ils adorent, où croyent-

ils que l'esprit de ce Prince revienne du fond de la Tartarie, où il est souvent à la chasse, pour se placer dans son fauteüil, & pour y recevoir les hommages de ses Sujets !.

En Europe même, certains Religieux ont dans leur chœur une place vuide, uniquement destinée au General de l'Ordre. Ceux qui passent devant luy, font toûjours la reverence, on luy offre même de l'encens durant l'Office; cependant le General n'est pas alors parmi ces Peres, & l'on ne croit pas que son esprit s'y trouve. Pourquoy donc faire un crime aux Chinois de ce qu'ils honorent des Tableaux, qui sont comme les images leurs ancêtres?

Il est certain, Monseigneur, par tout ce que j'ay eu l'honneur de vous dire, que les ter-

mes dont on se sert dans les Ceremonie de Confucius n'ont rien qui blesse la saintetè du Christianisme. Il est encore vrai que nulle Religion de la Chine n'enseigne ni ne suppose que ce Philosophe soit une idole; & nous aurons tort de le dire nous même, jusqu'à ce que ses Disciples; c'est à dire, les gens de Lettres nous declarent nettement que c'est-là leur veritable pensée. Ce seroit sans doute le seul parti qu'il y auroit à prendre, si l'on cherchoit sincerement la verité. Mais ceux qui se défient un peu de la bonté de leur cause, n'aiment pas des expediens si faciles.

Pour nous, qui depuis long-temps avon jugé necessaire de nous éclaircir sur ce point, nous pouvons citer en nostre faveur des témoignages, contre les-

quels il n'eſt pas permis de s'inſcrire en faux. L'Empereur, qui vaut luy ſeul une Univerſité toute entiere, s'eſt expliqué clairement en deux occaſions.

Dans la premiere, comme j'ay déja dit, il nous fit des reproches de ce que nous condamnions beaucoup de Ceremonies trop legerement, confondant mal à propos les ſentimens des Docteurs avec les opinions ridicules du menu peuple, qui ne ſçait luy-même ni ſa Religion, ni la Religion de l'Etat.

Une autre fois qu'il étoit entouré d'une groſſe Cour, où les Miſſionnaires de Pekin ſe trouverent, quoyque fort éloignez de ſa perſonne: on parla differemment des Docteurs Europeans au ſujet de Confucius. Les uns dirent que nous défen-

dions aux Chrêtiens de l'honorer ; les autres au contraire, assurerent que nous en parlions toûjours avec estime. L'Empereur pour s'en éclaircir, fit demander à ces Peres ce qu'ils pensoient du Philosophe. Comme nous nous sommes fait une loy d'en parler toûjours sobrement, de crainte que les Chinois n'abusent de nôtre témoignage : on répondit avec tant de reserve, que ce Prince en parut étonné. Il s'en facha même, & marqua par un air severe qu'il n'étoit pas content. Cependant comme il nous honore de sa bien-veillance, & qu'il veut persuader à tout le monde que nous la meritons, il revint un moment aprés, dans la pensée que nous nous étions peut-être mal expliquez. Il voulut donc sçavoir claire-

ment ce que nous enſeignions ſur ce point à ſes Sujets convertis. Alors les Peres declarerent que Confucius avoit eu durant ſa vie beaucoup de probité & de juſtice ; que ſes maximes paroiſſoient excellentes pour la reformation des mœurs & pour le gouvernement des peuples ; que tous les Sçavans devoient l'honorer comme leur Maître, & qu'il étoit ſans contredit le premier Docteur de l'Empire : mais qu'il falloit toûjours le regarder comme un homme ; de crainte de déplaire au ſouverain Seigneur du Ciel, ſi on le confondoit avec les eſprits ; ou de le dégrader luy-même, ſi on le mettoit au rang des Idoles. Toute la Cour applaudit à cette réponſe & l'Empereur en marqua de la joye.

Outre

Outre ce témoignage, nous pouvons encore produire celuy d'une assemblée entiere de Docteurs. On étoit sur le point dans une Ville considerable, de commencer les Ceremonies ordinaires des Confucius, quand un Chrêtien consciencieux voulut, pour n'avoir rien à se reprocher, faire sur ce point; une profession publique de sa foy. Les Docteurs étonnez de cette nouveauté, se prirent à rire; & l'un d'entre eux se tournant de son côté, luy dit en raillant. *C'est donc ainsi que vous entendez nos loix & nos coûtumes; nous prenez-vous pour des Bonzes ou pour des ignorans? Nous sçavons tous que Confucius n'est qu'un homme. Les Sçavans en ont fait leur Maître, & non pas leur Divinité.*

Enfin, Monseigneur, je puis

assurer Vôtre Alteſſe Sereniſſime, que depuis plus de cent ans, les Jeſuites ont conſulté les plus habiles gens de l'Empire, des Miniſtres d'Etat, des Gouverneurs de Provinces, des Vicerois, des Docteurs celebres dont la pluſpart étoient Chrêtiens, & par conſequent plus capables que les autres, de diſtinguer le culte civil d'avec le culte Religieux. Mais plus ils ont approfondi ces matieres & plus ils ont jugé qu'il étoit neceſſaire de s'en tenir à leur premiere déciſion.

Au reſte, ſi quelques Miſſionnaires des autres Ordres ont été d'un ſentiment oppoſé, les plus ſçavans Dominicains ſe ſont joints à nous, contre leurs propres Freres; & deux de leurs Provinciaux, aprés avoir fait examiner ces que-

ſtions,ont ordonné à tous leurs Sujets de ſe conformer à nos uſages. D. Gregoire Lopez Chinois de nation, élevé dés ſon bas âge par les Peres de S. François, enſuite Religieux de S. Dominique, & enfin Evêque, & Vicaire Apoſtolique dans la Chine, a pluſieurs fois écrit pour défendre nos opinions. Je puis dire même qu'il en eſt en quelque ſorte le Martyr. On peut voir, dans ſa Lettre [a] à la ſacrée Congregation ce qu'il a ſouffert à Manille pour les avoir trop vivement ſoûtenuës. Mais ce qui doit perſuader toute la terre que nous marchons dans la bonne voye, c'eſt que Rome même, aprés avoir écouté les deux parties, s'eſt enfin decla-

[a] Cette lettre eſt tout au long dans les éclairciſſemens du P. le Gobien.

rée en nôtre faveur. Voici comme la choſe s'eſt paſſée.

Les Jeſuites travailloient depuis plus de cinquante ans à la Chine avec un ſuccez qui étõnoit également l'Europe & l'Aſie, quand les Peres Jean-Baptiſte de Moralés Dominicain, & Antoine de Sainte Marie de l'Ordre de S. François, tous deux Eſpagnols, crurent être obligez en conſcience de troubler la paix de cette floriſſante Miſſion. Conſommez, à ce qu'il leur ſembloit, dans les ſciences & dans la connoiſſance de la langue du Païs; ils étoient à la Chine depuis trois ou quatre ans, ils comptérent pour rien ce grand nombre de Miſſionnaires, qui avoient blanchi dans les travaux & dans l'étude des caracteres Chinois.

Comme ils n'étoient pas

contens des Jesuites Portugais car les Dominicains Espagnols ne sont pas toûjours disposez à s'en accommoder, ils se firent d'abord un scrupule de marcher sur leurs traces; ils écrivirent ensuite dans la Chine & à Manille qu'ils avoient vû *l'abomination de la desolation dans le lieu saint*; que le Christianisme étoit prophané par la superstition, & que les Ministres mêmes de Jesus-Christ defendoient l'idolâtrie au lieu de la combattre. Les Evêques de Manille animez du zéle, s'en pleignirent aussi-tôt à nôtre Saint Pere la Pape Urbain VIII. & accuserent vivement les Jesuites d'introduire dans leurs Missions, des pratiques contraires aux usages de l'Eglise, aux bonnes mœurs & à la pureté de la Foy. Mais ils s'en repen-

tirent bien-tôt aprés, & dés qu'ils furent instruits de la verité; ils se retractérent par une seconde Lettre, plus forte encore & plus édifiante que la premiére. Ils avoüérent qu'on les avoit surpris par des rélations peu fidelles, que comme il étoit du devoir d'un Evêque d'attaquer l'erreur, il étoit aussi de la justice de reconnoître l'innocence & de condamner la calomnie. *Nous sommes*, disent-ils, *obligez en conscience de justifier les Peres de la Societé, contre de si injustes accusations & de défendre de tout nôtre pouvoir leur innocence & la verité.*

Cette declaration autentique devoit, ce semble, calmer la tempête; mais le Pere de Moralés s'imagina qu'aprés s'être embarqué, quoy que legérement dans cette affaire, il n'y avoit

pour luy d'autre parti à prendre que de pouſſer les choſes à l'extremité; & d'éclairer une bonne fois le monde ſur les deſordres des Jeſuites. Il vint donc luy-même à Rome, & voicy un extrait des propoſitions qu'il preſenta au Souverain Pontife pour être qualifiées.

Il demandoit 1. ſi les Chrêtiens de la Chine étoient obligez de jeûner, de garder les Fêtes de l'Egliſe, de ſe Confeſſer & de Communier une fois chaque année.

2°. Si les Miſſionnaires pouvoient dans le Baptême des Femmes, omettre la Ceremonie de la ſalive, du ſel, & de l'huile des Catechuménes; s'ils pouvoient auſſi ſe diſpenſer de leur adminiſtrer l'Extrême-Onction.

3°. S'il étoit permis aux Chi-

nois de prendre dans le prêt trente pour cent, selon la loy de l'Empire, quand d'ailleurs on ne veut pas faire profiter son argent, & qu'on ne souffre rien en le prêtant.

4°. & 5°. Si l'on peut permettre aux usuriers publics qui veulent se faire Chrêtiens, de continuer leur usure en cas que les Mandarins les y contraignent; & si leurs enfans sont obligez à restituer.

6°. Les Idolâtres ont coûtume d'amasser de l'argent dans les Villes & dans les Bourgades, pour faire des sacrifices aux faux Dieux, ou pour des Fêtes pleines de superstitions. Les Chrêtiens peuvent-ils y contribuer, dans la crainte, s'ils ne le font pas, de s'attirer la haine & le ressentiment des Payens?

7°. Les Mandarins ſont obligez en certaines occaſions de faire des ſacrifices à l'Idole *Chim hoan*, de ſe proſterner devant luy & de l'adorer: Eſt-il permis aux Chrétiens qui ſont en charge, d'entrer dans ce temple, de cacher une croix dans leur main ou parmi les fleurs de l'autel; & de faire enſuite à l'exterieur toutes les Ceremonies, ſous pretexte qu'ils réferent dans leur eſprit tous ces honneurs, non à l'Idole, mais à la croix qu'ils ont cachée.

8°. On fait toutes les années des ſacrifices à Confucius dans ſon temple, pour luy rendre graces d'avoir enſeigné les Chinois, & pour luy demander la ſageſſe, l'eſprit & le ſuccés dans ſes études. Les Chrêtiens peuvent-ils offrir de ſemblables ſacrifices, y aſſiſter, ou ſe

ſervir d'une croix pour diriger leur intention ?

9°. On fait auſſi de ſemblables ſacrifices à ceux qui ſont morts ; les Chrêtiens peuvent-ils y aſſiſter, ou les offrir eux-mêmes en cachant une croix ?

10. Si les Chrêtiens font en leur particulier toutes ces Ceremonies, ſans prétendre autre choſe que de rendre purement à leurs ancêtres un culte civil, ne peut-on pas au moins le tolerer, ſur tout s'ils mettent une croix ſur l'autel avec les offrandes.

11. C'eſt la coûtume dans ces occaſions de ſuſpendre un tableau, qui eſt ſelon les Chinois, le ſiege de l'ame, c'eſt-à-dire, où l'ame en effet repoſe, & reçoit le ſacrifice, les reverences, les prieres des aſſiſtans. Au reſte ce tableau eſt

sur un autel veritable. Un Chrêtien peut-il avoir chez luy de semblables tableaux & s'en servir dans les Ceremonies ?

12. Quand quelqu'un meurt, on éléve dans sa maison un autel auprés du cercüeil ; on brûle en son honneur des parfums & des bougies ; on suspend son tableau, devant lequel les parens & les amis de la famille s'inclinent, &c. Cela est-il permis ?

13. Est-il necessaire de declarer à ceux qui demandent le Baptême que la Religion Chrêtienne défend tout sacrifice & toute idolâtrie ?

14. Parmi les Chinois, *Xim* signifie la même chose, que *Saint* parmi nous. Peut-on s'en servir pour honorer les idolâtres, & dire par exemple que Confucius est un Saint ?

15. Eſt-il permis aux Miſſionnaires, à l'exemple des Chinois, de mettre dans nos Egliſes & ſur un Autel un tableau, où l'on écrive ces paroles. *Que l'Empereur de la Chine vive mille & mille années.*

16°. Peut-on offrir le ſacrifice de la Meſſe pour les Chinois Idolâtres, qui ſont morts dans leur infidelité.

17°. Comme les Payens ſont fort ſcandaliſez de nous entendre dire que Jeſus Chriſt a été crucifié, eſt-il neceſſaire de leur parler de ce myſtére & de leur montrer l'image du crucifix ?

Voilà, Monſeigneur, ſur quoy le R. P. de Moralés voulut être éclairci. En trois ou quatre années d'une étude aſſez ſuperficielle, il avoit pû dévorer les ſciences de la Chine les plus

épineuſes ; il en avoit penetré tous les myſteres. Mais ſa vie, ſon eſprit, toute ſa Theologie furent trop courtes pour ſe déterminer ſur les matieres les plus communes du Catechiſme; & il jugea à propos de faire une ſeconde fois le tour du monde, pour demander à la ſacrée Congregation ſi l'uſure publique doit être défenduë aux Chrêtiens ; ſi l'on peut offrir de vrais ſacrifices aux Idoles ; s'il eſt permis de feindre ſa Religion, & de paroître Idolâtre au dehors, pourvû qu'en ſecret on adore le vray Dieu ; ſi l'on doit prier pour les damnez & canoniſer dans ſes diſcours ceux qu'on ſçait être morts dans l'infidelité ; ſi un Chrêtien peut ignorer Jeſus-Chriſt crucifié.

Voilà ce que c'eſt que d'avoir

une conſcience trop delicate. Un ſçavant ſcrupuleux a ſouvent plus de peine à ſe déterminer qu'un ignorant de bon ſens. Ce qui me ſurprend, Monſeigneur, c'eſt que le R. P. de Moralés, n'ait pas pouſſé ſes doutes plus loin, il devoit, ce me ſemble, à toutes ces queſtions, en ajoûter encore une plus neceſſaire au repos de ſa conſcience, & demander à la Congregation, s'il eſt permis à un Religieux, à un Prêtre, à un Miſſionnaire d'impoſer au Tribunal le plus auguſte de l'Egliſe, en accuſant ſans fondement ſes freres, de prévaricatiõ de ſuperſtition, & d'idolâtrie.

Pour tout autre Theologien, la queſtion n'étoit pas bien difficile à reſoudre, mais pour le Pere de Moralés qui doutoit de tout, & qui pouvoit bien en

cela prendre le plus mauvais parti ; je croy qu'avant que de rien propoſer, il eût été à propos de commencer par connoître toutes ſes obligations ſur ce point.

Car enfin, quoyque le decret qui fut donné conformément à ces faits ſuppoſez, ne parle en aucune maniere des Jeſuites, on ſçait aſſez que le Pere de Moralez a voulu par-là faire entendre à toute la terre, qu'ils étoient coupables de ces abominations. Il s'en eſt aſſez expliqué par ſes lettres & dans ſes diſcours particuliers. Il s'en faiſoit même un point de Religion. Mais dequoy ne ſont pas capables les gens de bien, quand ſous pretexte de zéle, ils peuvent ſe cacher à eux-mêmes leur animoſité ?

Cependant les Jeſuites de la

Chine avertis de ce qui s'étoit passé en Europe députerent le Pere Martini de leur Compagnie, pour informer la Cour de Rome du veritable état de leurs Missions. Dés qu'il fut arrivé, il expliqua au saint Pere & aux Cardinaux les coûtumes particulieres des Chinois, leurs loix, leur politique, leur religion. Il declare en même temps, ce que les Missionnaires de nôtre Compagnie, avoiẽt jusqu'alors toleré ou permis aux nouveaux Chrêtiens de la Chine, Enfin il supplia sa Sainteté de regler la maniere dont les Ministres de l'Evangile devoient en user à l'avenir. Comme l'on avoit long-temps auparavant écouté le Pere de Moralés, on écouta aussi les tres-humbles remontrances du Pere Martini, & voicy comme on fit

fit droit aux parties par un second Decret.

[a] Les Missionnaires de la Compagnie à la Chine, n'ayant pas encore été ouïs, quand on proposa diverses questions à la sacrée Congregation de *Propaganda*, & les faits ayant été differemment exposez, nôtre tres-saint Pere a renvoyé cette affaire à la Sacrée Congregation de la suprême & generale Inquisition de la foy; laquelle a repondu de la maniere suivante, aprés s'être fait rapporter le sentiment des qualificateurs.

1. On demande si les Missionnaires quand ils baptisent les nouveaux Chrêtiens doivent leur declarer qu'ils sont obligez sous peine de peché

[a] *Réponses de la S. Cong. en 1656.*

„ mortel à l'obſervance du
„ droit poſitif, en ce qui re-
„ garde les Jeûnes, les Fêtes
„ de l'Egliſe, la Confeſſion
„ annuelle & la Communion
„ Paſcale.

„ Voicy les raiſons qu'on
„ peut avoir d'en douter tou-
„ chant le jeûne; les Chinois
„ ont tous coûtume dés leur
„ enfance de faire chaque jour
„ trois repas, parce que la
„ nourriture du Païs eſt tres-
„ legere; de plus les Mandarins
„ ſeroient obligez d'aller au
„ Palais, & d'y demeurer à jeûn
„ depuis huit heures du matin,
„ juſques à deux heures aprés
„ midi. Ce qui leur ſeroit ab-
„ ſolument impoſſible.

„ Touchant les Fêtes, la plû-
„ part des Chrêtiens ſont obli-
„ gez de travailler, pour gag-
„ gner leur vie; outre cela, ils

ont ſouvent ordre des Man- "
darins de faire les jours de "
Fêtes pluſieurs œuvres ſer- "
viles. Les Mandarins même "
qui ont embraſſé la foy doi- "
vent auſſi aller au Palais ces "
mêmes jours, ſous peine de "
privation de leur Charge. "

Les Miſſionnaires ſont en "
petit nombre; le Royaume eſt "
tres-vaſte. Ainſi il eſt impoſſi- "
ble à tous les Chrêtiens d'en- "
tendre la Meſſe les jours de "
Fêtes, de ſe Confeſſer tous les "
ans, & de Communier à Pâ- "
ques. "

La Sacrée Congregation, "
ſelon ce qui vient d'être rap- "
porté, a été d'avis que les "
Miſſionnaires fiſſent connoî- "
tre aux Chrêtiens ; que le "
droit poſitif touchant les jeû- "
nes, l'obſervation des Fêtes, "
la Confeſſion & la Commu- "

„ nion de chaque année, les
„ obligeoit sous peine de pe-
„ ché mortel ; mais qu'ils pou-
„ voient en même temps leur
„ expliquer les raisons que les
„ fidéles ont quelquefois de se
„ dispenser de l'observation des
„ preceptes. Qu'on pouvoit
„ aussi, si Sa Sainteté le trou-
„ voit bon, donner aux Mis-
„ sionnaires le pouvoir d'en dis-
„ penser, dans les cas particu-
„ liers seulement, & quand ils
„ le jugeroient à propos.

„ 2° On demande s'il est ne-
„ cessaire d'observer dans le
„ Baptême des femmes adultes,
„ toutes les Ceremonies de l'E-
„ glise. S'il suffit de conferer
„ seulement l'extrême-Onction
„ à celles qui le demandent. Si
„ même on peut la leur refu-
„ ser quand on craint pru-

A Sacramentalia.

demment d'exciter par-là " une perſecution, ou de faire " un ſcandale. "

Les raiſons d'en douter ſe " prennent de l'extrême mo- " deſtie des femmes Chinoiſes, " de leur pudeur naturelle, de " leur éloignement infini de " tout commerce avec les hom- " mes, dont elles évitent même " la vûë avec ſoin: de ſorte, que " ſi les Miſſionnaires ne ſe " comportent en ces occaſions " avec beaucoup de retenuë & " de précaution, non-ſeulement " ils ſcandaliſent les Chinois, " mais ils expoſent même la " Religion à un danger évi- " dent de ſe perdre. "

La Sacrée Congregation " ayant égard à ce qui eſt ex- " poſé, juge qu'on peut alors " omettre certaines Ceremo- " nies dans l'adminiſtration du "

„ Baptême,& même ſe diſpen-
„ ſer de donner l'extrême-On-
„ ction, quand la neceſſité eſt
„ preſſante.
„ 3°. On demande ſi les gens
„ de Lettres qui ſont Chrê-
„ tiens,peuvent en conſcience
„ faire les Ceremonies qui ſe
„ pratiquent en l'honneur de
„ Confucius quand on les re-
„ çoit Bacheliers. Car alors nul
„ Sacrificateur, nul Prêtre des
„ faux Dieux, nul Miniſtre de
„ la Secte des Bonzes ne ſe trou-
„ ve à ces Ceremonies. On 'ny
„ fait rien qui ait été inſtitué
„ par les Idolâtres. C'eſt ſeule-
„ ment une aſſemblée de Sça-
„ vans & de Philoſophes, qui
„ reconnoiſſent Confucius pour
„ leur Maître, & qui luy ren-
„ dent des honneurs purement
„ civils & politiques,ſelon leur
„ premiere inſtitution.

Car tous ceux qui doivent " être admis aux degrez, vont " dans la salle de Confucius, où " le Chancelier, les Docteurs " & les Examinateurs les attendent. Quand ils y sont arrivez, ils font les reverences " & les inclinations, selon la " coûtume du Païs, devant le " nom du Philosophe; comme " les Disciples le pratiquent à " l'égard de leurs Maîtres vivans, sans luy rien offrir. " Ainsi aprés avoir par-là reconnu Confucius pour leur " Maître, ils reçoivent du " Chancelier leur degré, & ils " se retirent. De plus cette " salle est un College & non " pas proprement un Temple: " car elle est fermée à tout le " monde, excepté aux gens " de Lettres. "

La Sacrée Congregation "

„ ſelon ce qui a eſté expoſé, a
„ jugé qu'il falloit permettre
„ ces Ceremonies aux Chré-
„ tiens de la Chine, car il pa-
„ roît que c'eſt-là un culte pu-
„ rement civil & politique.
„ 5. On demande ſi les Ce-
„ remonies établies ſelon les
„ maximes des Philoſophes
„ pour honorer les morts, peu-
„ vent être permiſes aux Chré-
„ tiens, aprés en avoir retran-
„ ché tout ce qu'on y a depuis
„ ajouté de ſuperſtitieux.
„ On demande auſſi ſi les nou-
„ veaux Chrétiens peuvent
„ pratiquer les Ceremonies
„ qu'on juge étre licites, avec
„ leurs parens Idolâtres.
„ On demande encore ſi les
„ Chrétiens ſur tout en fai-
„ ſant une profeſſion de foy,
„ peuvent aſſiſter aux Ceremo-
„ nies ſuperſtitieuſes des Ido-
„ lâtres

lâtres, pourvû qu'ils ne les " approuvent pas, & qu'ils ne " se mêlent point dans l'action. " Leurs parens trouveroient " tres-mauvais qu'ils se dispen- " sassent de ce devoir de civi- " lité, & cette negligence se- " roit entre eux une source de " haine & de division. Au reste " les Chinois ne regardent " point les morts comme des " Divinitez, ils n'esperent rien " d'eux, ils ne leur demandent " rien. "

Il y a trois occasions ou les " Chinois honorent les morts. " Quand quelqu'un est dece- " dé, soit Idolâtre, soit Chré- " tien; c'est une coûtume in- " violable de dresser une table " ou espece d'autel dans sa mai- " son; d'y placer son image ou " un tableau, dans lequel on a " écrit son nom; cette table "

„ eſt ornée de fleurs, de caſſo-
„ lettes, de bougies ; & derrie-
„ re, on met le corps dans un
„ cercüeil.
„ Tous ceux qui viennent
„ dans la maiſon pour faire leur
„ complimens de condolean-
„ ce, ſe mettent à genoux trois
„ ou quatre fois, & courbent
„ la tête juſqu'à terre, devant
„ l'image du mort ; & devant
„ le tableau où ſon nom pa-
„ roît écrit. De plus ils por-
„ tent avec eux des bougies &
„ des parfums qui brûlent ſur
„ cet autel, ou plûtoſt ſur cet-
„ te table, devant la même
„ image.
„ La ſeconde maniere d'hono-
„ rer les morts, ſe pratique
„ deux fois l'année dans la ſalle
„ des anceſtres, c'eſt ainſi que
„ les Chinois l'appellent, &
„ non pas un temple, car ils

disent, *Tsu tang*, ce sont des " monumens où l'on conserve " la memoire des morts. Il n'y " a que les plus considerables " du Royaume, & les plus ri- " ches qui puissent avoir de pa- " reils appartemens. On n'y " enterre personne, parce que " les montagnes seules sont à la " Chine destinées à cet usage. " On n'y voit que le portrait " du plus noble des ancêtres de " la famille, mais les noms de " tous les autres, mêmes des en- " fans & des filles qui sont de- " cedez, s'y trouvent écrits sur " de petites planches de bois " d'un pied de long, avec la " qualité, le sexe & l'âge d'un " chacun, & le jour même de " son decés. Ces planches sont " disposées sur des gradins, les " unes au dessus des autres. "

C'est dans cette salle que "

„ toute la parenté s'assemble
„ deux fois l'année. Les plus
„ riches y offrent des viandes,
„ des bougies, des parfums. Les
„ pauvres qui ne peuvent avoir
„ ces sortes de salles, gardent
„ dans leur maison les tableaux
„ où sont les noms de leurs
„ morts. Ils les mettent dans
„ un lieu particulier, & quel-
„ que fois même sur un autel
„ avec les images de nos Saints,
„ parce que la petitesse de leur
„ maison ne leur permet pas de
„ les placer ailleurs. Au reste
„ ils ne rendent aucun hon-
„ neur à ces tableaux, & ils
„ ne leur font aucune offran-
„ de. Car ces Ceremonies ne
„ se doivent pratiquer que dans
„ les salles des ancêtres; ceux
„ donc qui n'en ont point, ne
„ font aucune de ces Ceremo-
„ nies.

Les Chinois honorent encore leurs ancêtres auprés de leurs tombeaux, qui sont tous sur les montagnes hors des murailles de la Ville, selon les loix de l'Empire. Les enfans & les proches parens de la famille y vont du moins une fois l'année, au commencement de May. Ils arrachent les herbes qui ont crû tout autour de la sepulture : ils pleurent, ils se prosternent, ils préparent des viandes cuites & du vin; & aprés avoir fini leurs lamentations, ils boivent & ils mangent.

La Sacrée Congregation, selon ce qui a été rapporté, a jugé qu'on pouvoit tolerer dans les Chinois Chrêtiens; les Ceremonies des ancêtres, même avec les Gentils, en retranchant neanmoins ce

„ qu'il y a de superstitieux. Elle
„ a aussi jugé que les Chrêtiens
„ pouvoient assister avec les
„ Gentils à leurs Ceremonies
„ superstitieuses, sur tout quand
„ ce n'est point pour eux une
„ occasion de chûte, quand ils
„ ne peuvent autrement éviter
„ les querelles & les inimitiez
„ de leurs proches.

Ce Decret fut porté dans l'assemblée generale de l'Inquisition, & approuvé par nôtre Saint Pere le Pape Alexandre VII. le 23. de Mars de l'année 1656.

Le Pere Martini qui l'avoit obtenu aprés une longue discussion, & un examen tres-rigoureux, retourna à la Chine, persuadé que doresnavant les Ministres de l'Evangile, unis par la charité de Jesus-Christ, travailleroient à la conversion

de ce grand Empire dans un même esprit, & dans une parfaite conformité de sentimens. Mais Dieu dont les jugemens sont toûjours adorables & toûjours cachez, ne permit pas que nos adversaires ouvrissent les yeux à la lumiere. Ils avoient proposé leurs raisons, nous avions ensuite expliqué les nôtres; il étoit naturel de s'en tenir au dernier jugement qui étoit contradictoire. Cependant ils se firent un point de conscience, & plût à Dieu qu'ils ne s'en fussent pas fait un point d'honneur, de protester conrre ce Decret. Ce fut en vain que nous tâchames de leur persuader cette maxime de S. Jerôme, que deux Ministres de Jesus-Christ qui disputent sur un point de Religion, gagnent toûjours l'un & l'autre leur

cauſe, quand ils ſe ſoumettent tous deux à la verité. *Viciſti & ego vici.* On ne put obtenir qu'ils ſuiviſſent les nouveaux Ordres de la Sacrée Congregation, & nous avons eu la douleur de voir toûjours quelques particuliers, qui s'y ſont oppoſez.

Ce n'eſt pas, Monſeigneur, que je prétende par-là, que le premier Decret ait été abſolument revoqué par le ſecond, & que celuy-cy ſoit de telle nature, qu'on ne puiſſe encore en faire un troiſiéme, ſi l'on connoît dans la ſuite plus clairement la verité des faits. Mais comme un troiſiéme Decret ſuppoſeroit aſſurément qu'on n'auroit gueres compté ſur les relations des Jeſuites, de même le ſecond Decret marque aſſez que la Sacrée Congregation

n'a pas ajoûté foy aux témoignages du Pere Moralés.

Et certainement, puiſqu'il s'agiſſoit de donner aux Miſſionnaires des reglemens de pratique, ſur la conduite qu'ils devoient tenir à l'avenir, & non pas des éclairciſſemens ſur des queſtions ſpeculatives; il falloit bien qu'õ ſe défiât des premieres informations; autrement un ſecond Decret eût été non-ſeulement inutile, mais encore tres-dangereux; puiſque par-là, bien loin de rendre la paix à la Chine, on y auroit entretenu & même augmenté la diviſion.

Que ſi nos adverſaires ont eu raiſon de ne s'y pas ſoûmettre, comme ils ne s'y ſont pas en effet ſoûmis, ſous pretexte que les faits n'ont pas été fidellement rapportez, jamais Rome ne décidera rien ſur ces

matieres qui nous oblige; puiſque nous pourrons toûjours proteſter auſſi bien qu'eux, qu'elle n'a pas été fidelement informée de la verité des faits.

Il eſt vray qu'on peut en certaines occaſions; & pour peu de temps, ſuſpendre l'execution d'un ordre; ſur tout quand il eſt manifeſtement obtenu ſur un faux allegué; mais quel Tribunal au monde pourra juſtifier des perſonnes, qui ont refuſé durant plus de quarãte ans d'obéïr à un Decret, du moins en apparence, contradictoire.

Avant que de finir cette Lettre, je ne puis, Monſeigneur, me diſpenſer de faire quelques reflexions, qui ſuivent naturellement de ce que j'ay eu l'honneur de vous dire.

La premiere regarde les Jeſuites. Quand nôtre Saint Pere

changeroit à l'avenir quelque choſe à leur pratique dans la Chine ; le public ne peut ſans injuſtice, deſapprouver la conduite qu'ils y ont tenuë juſqu'ici. Car enfin, que devoient faire des Miſſionnaires zelez & prudens, qui entrent pour la premiere fois dans un Empire, dont les mœurs, les ſciences, les loix ſont infiniment differentes des nôtres ? Falloit-il d'abord renverſer tout ce qui n'étoit pas conforme à nos uſages, & arracher ſans diſtinction l'yvraye avec le bon grain ? Nous allions cõquerir des ames & non pas changer l'ordre des Republiques, ſçachant bien que le *Royaume de Ieſus-Chriſt n'eſt pas de ce monde.*

Nous avons donc cru qu'il étoit de la prudence Chrêtienne de conſiderer long tems

l'ennemi, avant que de le combattre ; de l'attaquer enſuite par ſon foible, & non pas par les endroits que la ſageſſe du gouvernement avoit mis à couvert de nos anathêmes ; d'aller enfin troubler la fauſſe paix de ceux qui vivent dans les tenebres du peché, mais de *laiſſer aux morts le ſoin d'enſevelir leurs morts.*

C'eſt-à-dire, Monſeigneur, pour vous parler plus ſimplement, qu'aprés avoir examiné tres-long temps, de bonne foy, & ſans aucune prévention les Ceremonies de la Chine, conſideré ce qui convenoit à l'édification publique & à la pureté de la foy, peſé au poids du Sanctuaire les moyens les plus ſeurs d'avancer la Religion dans ce grand Empire, nous avons enfin crû devoir établir

l'ordre qui s'y obſerve avec ſuccés depuis un ſiecle, & que Rome même, il y a plus de quarante ans, a permis & approuvé avec éloge. Que ſi aprés tout cela nos adverſaires trouvent encore à redire à nôtre conduite, il faudra doreſnavant pour leur plaire, changer les loix les plus ſaintes de la ſageſſe & de la prudence Chrétienne.

La ſeconde reflexion regarde le procedé de nos adverſaire : certainemẽt, on ne peut trouver mauvai, qu'ils ayent été d'un ſentiment contraire à celuy des Jeſuites. Car outre que la verité ne ſe preſente pas toûjours également à tous les eſprits, il faut convenir que cette premiere image des Ceremonies Chinoiſes a quelque choſe de fort choquant pour

de nouveaux Missionnaires. Je loüe même beaucoup leur courage d'avoir deferé aux Evêques & au Saint Siege ceux qu'ils croyoient égarez dans les voyes du salut; s'ils vouloient nous convertir, avant que de travailler à la conversion des infideles; nous devon sans doute leur en sçavoir gré, & être disposez par un esprit de reconnoissance, à leur rendre les mêmes offices en semblables occasions.

Mais si jamais ces occasions se presentent, ce qui n'est pas tout-à-fait impossible, voicy les regles que je me veux prescrire, afin de n'avoir rien à me reprocher devant Dieu.

1. Je ne considereray jamais ni la nation ni l'habit particulier de ceux que je voudray reformer, de crainte que cette

attention ne me prévienne peu favorablement à leur égard, & ne les rende coupables à mes yeux, lors même qu'ils seront innocent aux yeux de toutes les personnes raisonnables.

Comme la jalousie se glisse insensiblement parmi les personnes de même Profession, & qu'il est d'ailleurs naturel en matiere de science, de se preferer aux autres, je me diray souvent à moy-même, *frater noster es, crescas in mille millia.* Ce sont mes Freres dont la gloire me doit être aussi chere que la mienne propre. Ce sont des Ministres de Jesus-Christ pleins de zéle, de capacité, de bonnes intentions, qui depuis un siecle portent *le poids de la chaleur & du jour*, dans la vigne du Seigneur; pour moy je suis encore à la porte, & il s'en faut

bien que je n'aye toute leur experience.

3. [a] Mais *quand je poſſederois toutes les ſciences ; quand j'aurois une parfaite connoiſſance de tous les myſteres, juſqu'à paſſer pour un Prophete ; quand ma foy pourroit tranſporter les montagnes, & me ſoutenir au milieu des flames* ; je ſeray toûjours perſuadé *que ſans la charité je ne ſuis rien*, & que ſans cet eſprit de douceur & de moderation qui eſt inſéparable du veritable zéle, je ne puis jamais reprendre utilement les défauts de mes Freres. Car *la charité eſt patiente, elle eſt douce, elle n'eſt ni curieuſe, ni temeraire, ni precipitée, elle ne ſe pique & ne s'aigrit jamais, elle tolere tout, elle ſouffre tout.* Dans ce portrait de la charité

a *S. Paul ad Cor. 1. c. 13.*

parfaite

parfaite, que S. Paul nous a tracé, il n'y a pas un trait qui ne peigne mes devoirs, & qui ne soit pour moy un point particulier d'une salutaire instruction.

Si neanmoins, comme il se peut faire, le bien public, l'interest de la Religion, ma propre conscience m'obligeoit de découvrir aux Superieurs Ecclesiastiques les déreglemens de mon prochain; alors j'assaisonneray ma correction de tant de modestie & de retenuë, que le monde sera persuadé, que je ne cherche point à humilier mes Freres, & que je n'ay envûë que le salut des ames, & l'édification de l'Eglise.

Ainsi bien loin de profaner mes écrits par des injures atroces, par des exagerations outrées, par des calomnies indi-

gnes, non-seulement d'un Chrêtien, mais encore d'un honnête-homme; je rapporteray de Bonne foy le mal qui me scandalise, sans jamais dissimuler le bien que je connois : car enfin il est difficile que mes adversaires ne meritent par quelque endroit mon estime ; si je ne puis tout-à-fait approuver ce qui paroît au dehors, j'excuseray du moins leurs intentions ; & sur tout dans le dessein que j'ay d'éfacer par un vray zéle la tâche de quelque particulier, je me garderay bien de noircir malignement tout le corps.

5. J'ay encore un autre écueil à éviter, qui n'est pas moins dangereux que les premiers. Ceux que j'accuseray ne manqueront pas apparemment d'ennemis ; car qui est-ce qui n'en

a pas dans le monde ? Plus le merite eſt éclatant, plus il eſt expoſé aux traits de la malignité. Ces ennemis toûjours attentifs aux occaſions de nuire, embraſſeront peut-être ma cauſe avec trop de chaleur ; ils voudront m'aider de leur credit, de leurs biens, de leur plume. Les facilitez que je trouveray de reüſſir par leur moyen, m'engageront inſenſiblement dans leurs interêts particuliers. Il ne me reſtera plus de liberté pour agir, & je deviendray ſans y penſer l'inſtrument de leur paſſion & de leur haine.

Ainſi, à la charité & au zéle qui m'animoient peut-être dans les commencemens, ſuccederont le trouble & le bruit confus de la cabale. Ce n'eſt pas ainſi que la Religion veut être défenduë. Un expoſé ſim-

ple, humble, sincere, fera mieux connoître la verité, que l'emportement scandaleux d'un parti plein d'animosité.

6. Oserois-je encore prendre une précaution, que bien de gens jugeroit peut-être inutile, mais qui me paroît neanmoins necessaire; tant je suis persuadé que l'homme, quelque profession de vie qu'il ait embrassée, est capables des plus grandes fautes.

Les Heretiques que l'erreur a separez des interests de l'Eglise, ne sont presque jamais utiles pour soûtenir la bonne cause, s'ils semble quelquefois se déclarer pour la verité, ce n'est que pour la trahir dans la suite, en portant secrettement un coup plus funeste à la Religion. Je ne puis donc jamais en conscience leur prêter

des armes, leur donner ma confiance, & me mettre avec eux en une espece de societé, pour attaquer les enfans & les Ministres de la veritable Eglise.

Quel scandale si l'on voyoit leurs libelles remplis de memoires sanglans, que je leur aurois fournis contre des Missionnaires ! Quelle horreur, si pour mieux réüssir dans mes desseins, je me servois de leur plume, de leurs conseils & de leur credit. En user de la sorte, ce seroit prendre en main le flambeau de l'Heresie, pour aller échauffer l'esprit de mes Juges, pour donner un faux jour à mes raisons, & pour noircir peut-être par-là, l'innocence & la verité ! Nous ne vivons plus au temps de ces Prophetes, qui faisoient sortir des fo-

reſts, les ours & les lions pour déchirer leurs ennemis.

Mais peut-être me ſera-t-il permis d'attirer ſur eux *le feu du Ciel*, c'eſt-à-dire, les foudres de l'Egliſe ? Quand on ſe fait un plaiſir ſecret d'humilier ſon frere ; quand on flatte par-là tout un parti d'une vaine eſperance, on ne ſçait gueres de quel eſprit on eſt animé. Ce n'eſt pas aſſurément de l'eſprit de la nouvelle loy ; ce n'eſt pas même de celuy d'Elie, qui ſouffroit apparemment en ſon cœur, par un ſentiment de compaſſion, une partie du mal que Dieu luy commandoit de faire aux autres.

Je ſouhaiteray donc au contraire, de m'être moy-même trompé dans mes accuſations ; je reconnoîtray de bonne foy, mes adverſaires innocens, dés

que l'Eglise les aura justifiez ; je ne chercheray point les moyens de surprendre de nouveaux juges, qui soient moins instruits & moins favorables à mes parties que les premiers. Enfin j'apprehenderay toûjours que ce feu celeste, dont je les menace, ne me noircisse moy-même, & ne les rende plus éclatans.

Quand la Religion & la prudence Chrêtienne ont ainsi prêvenu un esprit. Quand le cœur est fortifié par toutes ces regles de charité & de justice; on peut alors surement s'abandonner à son zéle : & si ceux qui nous accusent si vivement depuis plusieurs années, veulent bien se consulter eux-mêmes devant Dieu, peut-être trouveront-ils, qu'ils ne les ont pas toutes observées parfaitement.

Mais puiſque je ſuis inſenſiblement tombé ſur ce qui regarde nos Adverſaires ; je ne puis, Monſeigneur, m'empêcher de faire une troiſiéme reflexion ſur leur conduite. Ils demandent avec empreſſement qu'on nous juge, & qu'on porte contre le Jeſuites un nouveau Decret. Mais ſurquoy ? veulent-ils qu'on déclare ſimplement & abſolument que Confucius & les Ames des morts paſſent à la Chine pour des Idoles ? Comme c'eſt-là un point de fait, que nôtre S. Pere & les Eminentiſſimes Cardinaux ne peuvent jamais connoître ni par eux-mêmes, ni par la lecture des livres, qu'ils n'entendent pas ; il faut neceſſairement, pour prononcer avec leur ſageſſe ordinaire, qu'ils s'en rapportent aux témoignages

ges des Missionnaires. Si ces témoignages ne s'accordent pas, comme ils ne s'accordent pas en effet, la prudence veut qu'on suspende le jugement, à moins qu'on ne vüeille s'arrêter au plus grand nombre. Que si on prend ce parti; c'est nous donner un gain de cause, puisque pour un Missionnaire qui se declare contre Confucius, il y en a plus de dix qui luy sont favorables.

Pensent-ils donc que la Sacrée Congregation doive défendre les Ceremonies politiques, parce qu'elles sont accompagnées de Ceremonies superstitieuses? Certainement c'est demander à la Sacrée Congregation qu'elle se condamne elle même; puisque elle a declaré, comme je l'ay

déja dit, qu'on pouvoit retrancher les actions superstitieuses, & pratiquer ensuite sans scrupule, celles qui ne le sont pas. D'ailleurs, on sçait avec combien de prudence elle veut qu'on ménage les Idolatres, quand il s'agit de conserver ou de changer leurs Coûtumes. Car voicy ce qu'elle ordonna aux Evêques qui furent envoyez à la Chine.

„ N'entreprenez jamais, leur „ dit-elle, de persuader à ces „ peuples de renoncer aux coû„ tumes de leur Païs, à moins „ qu'elles ne soient trés-mani„ festement contraires à la Re„ ligion & aux bonnes mœurs. „ En effet qu'y auroit-il de plus „ éloigné du bon sens, que de „ vouloir, pour ainsi dire, ren-

„ dre la Chine Françoiſe, ou
„ Eſpagnole, ou Italienne, ou
„ ſemblable à quelque autre
„ Province de l'Europe ? C'eſt
„ uniquement nôtre ſainte Foy
„ qu'il y faut introduire,& non
„ pas nos manieres .... D'ail-
„ leurs comme c'eſt une incli-
„ nation naturelle à tous les
„ hommes d'eſtimer & d'aimer
„ leur Nation préférablement
„ aux autres,rien ne ſeroit plus
„ capable de nous rẽdre odieux
„ à ces peuples, que de vou-
„ loir abolir leurs uſages, par-
„ ticulierement ceux qui ſont
„ établis de tout temps.

Nos adverſaires n'ont donc plus qu'un troiſiéme party à prendre ; c'eſt de dire que tout eſt mauvais, que tout eſt contraire aux bonnes mœurs, ou

à la pureté de la Foy. Pour connoître s'ils ont raison, je leur demande, si c'est-là une chose certaine, ou si l'on peut raisonnablement en douter. Si cela est douteux, on ne doit pas le condamner selon les regles de la Sacrée Congregation ; *modò nè sint apertissimè Religioni & bonis moribus contrariæ.*

S'ils prétendent au contraire que c'est une chose très-claire, & aussi évidente qu'il est évident *que la Seine passe à Paris*, comme quelques-uns se sont en effet expliquez. Comment la Sacrée Congregation le pourra-t-elle croire, puisque depuis un siecle, plus de cent Missionnaires, tous de bonne foy & la plûpart tres-habiles, ne s'en sont jamais apperçus. Si cent

Chinois venus à Paris par curiosité, protestoient à leur retour, qu'il n'y ont point vû de riviere; que même les Parisiens sont persuadez, qu'il n'y en a jamais eu; quelque chose au contraire que pussent dire cinq ou six de leur Compagnons, on ne croiroit pas à la Chine comme une chose inconteſtable, que la Seine passe à Paris; on suspendroit du moins son jugement jusqu'à ce qu'on fût mieux informé de la verité.

Mais s'il est clair que Confucius & les morts sont des Idoles, comme il est clair *que la Seine passe à Paris*, comment nos adversaires ont-ils permis depuis tant d'années à leurs Chrétiens de leur rendre un culte public. Il y a environ quinze ans que Monsieur Maigrot est

Vicaire Apoſtolique, il a été inſtruit pas les Peres de S. Dominique, qui le reçûrent au cõmencement beaucoup mieux que les Jeſuites Portugais. C'eſt en quelque maniere leur éleve. Il n'a donc rien ignoré de ce qu'ils penſoient ſur cette matiere. Cependant durant plus de neuf ans, il a ſouffert dans les Provinces de ſon Vicariat, qu'on honorât Confucius, & qu'on pratiquât les Ceremonies des morts; s'il étoit évident que les Chrêtiens commiſſent en cela des Idolâtries, comme il eſt évident *que la Seine paſſe à Paris*, il ne pouvoit le tolerer ſans être Prévaricateur, ſans trahir la Religion, ſans ſe rendre luy-même coupable d'Idolatrie.

Que les Jeſuites en uſent ain-

si, je ne m'en étonne pas, puisqu'ils regardent ces Ceremonies comme un culte civil & politique ; s'il se trompent, ils sont du moins dans la bonne foy: mais ces Messieurs ne peuvent pas se rendre le même témoignage: Car enfin ils ne persuaderont jamais à toute l'Europe, qu'ils ayent eu besoin de douze ou de quinze années d'une étude constante & opiniâtre, pour découvrir une verité aussi clairement & aussi évidemment connuë dans toute la Chine, *que la Seine l'est à Paris.*

Il faut donc, comme quelques-uns s'en sont déja expliquez, partager le different ; permettre certaines Ceremonies & défendre absolument les autres. Mais s'ils sont contens de ce partage, où est le fruit d'une

guerre si odieuse pour la Chine & si scandaleuse dans l'Europe? Que demandons-nous autre chose? qu'avons-nous pratiqué depuis un siecle? & ceux qui nous attaquent à present, quelle autre conduite ont-ils tenuë depuis qu'ils sont dans leurs Missions? N'est-ce pas en vertu du second Decret de la Sacrée Congregation, que recevant les Ceremonies politiques, & rejettant les superstitieuses, nous avons vécu si long-temps dans le méme esprit? Je les ay vû moy-même, ces nouveaux Apôtres, édifié de leur zéle, animé par leur exemple, soûtenu de leur autorité, conduire avec nous le troupeau dans les mêmes paturages; nous marchions ensemble dans les voyes que le souverain Pasteur nous

avoit marquées ; & à l'ombre de la protection d'un Empereur qui peut-être un jour, sera le Constantin de l'Asie, nous travaillions tous avec ardeur à remplir le bercail de J. Christ. [a] *Currebatis benè, quis vos impedivit veritati non obedire?* Vous couriez sûrement dans les sentiers de la justice, & quoy qu'il y eût bien des dangers à éviter, ceux qui vous précedoient, n'étoient point de ces guides aveugles, qui en tombant les premiers, entraînent avec eux d'autres aveugles dans le précipice. Qui est-ce donc qui vous empêche d'embrasser la verité que vous avez si long-temps reconnuë ?

A toutes ces reflexions, Monseigneur, vous me permettrez

[a] Ad Gal. 5. 7.

d'en ajoûter encore une autre, qui fut faite il y a quelques jours dans une compagnie où je me trouvay.

On y parla long-temps des Ceremonies de la Chine, & les Jesuites n'y furent pas oubliez. Ceux qui au dehors paroissoiét les plus échauffez, & qui au fond se mettoient peu en peine de ce qui se passe à la Chine, pourvû qu'ils eussent un pretexte specieux de nous décrier, ne voulurent pas même m'entendre, & il fallut malgré moy les abandonner à leur prévention. Les autres plus moderez & de meilleure foy, connurent la verité & l'appuyerent de toute leur force; il n'y en eut qu'un seul, qui sans prendre party, écouta froidement toute la dispute.

Cela même fit ſouhaiter à tout le monde de ſçavoir ſon ſentiment, & on le preſſa de ſe declarer. Pour moy, dit-il, quoy que vous en diſiez, ils me paroiſſent tous également coupables, & j'avouë que je ſuis un peu en colere contre les deux partis.

Eſt il poſſible, ajoûta-t-il en ſoupirant, que des gens qui ont renoncé à toutes les douceurs de la vie, qui ſe ſont exilez eux-mêmes pour la foy, qui ſacrifient leur ſanté, leur biens, leur liberté à Jeſus-Chriſt; qui s'expoſent tous les jours aux naufrages, aux priſons & aux martyres, n'ayent pas aſſez de patience & d'humilité pour ſe ſupporter un peu les uns les autres? On ne me perſuadera jamais que ces diſſentions naiſſent

de la difference des sentimens. Croyez-moy, c'est le cœur, & non pas l'esprit qui dispute. Si ces Apôtres étoient tous Dominiquains, ou tous Jesuites? si, comme les premiers fideles, ils n'étoient qu'un cœur & qu'une ame, nous n'aurions pas tant de peine à les accorder.

J'eus beau luy representer que les premiers Apôtres n'avoient pas eux-mêmes été toûjours d'accord. Que S. Paul avoit repris S. Pierre avec quelque espece d'aigreur: qu'ensuite, pour un sujet assez leger en apparence, il s'étoit separé de S. Barnabé, rompant ainsi le lien sacré dont l'esprit saint les avoit unis. [a] Qu'on remarquoit dans les disputes de S.

a Dixit illis Spiritus Sanctus, Segregato mihi Paulum & Barnabam, &c. *Act. c.* 13.

Auguſtin & de S. Jerôme, je ne ſçay quel air d'animoſité, qui pouvoit faire juger que les plus grands Saints ne ſe dépoüillent pas toûjours entierement de l'homme : qu'enfin il il ſuffiſoit ſouvent d'avoir beaucoup de zéle & peu de prudence, pour cauſer de grands ſcandales dans l'Egliſe.

Tout cela ne fut pas capable de le faire revenir, & il me repetoit toûjours ces paroles de l'Apôtre. *Omninò delictum eſt in vobis quòd judicia habetis inter vos ; quare non magis injuriam accipitis .... ſed vos injuriam facitis..,.. & hoc fratribus,* Dites tout ce qu'il vous plaira, *c'eſt en vous une eſpece de crime d'avoir enſemble des differens. Pourquoy ne ſouffrez-vous pas plûtôt l'injure qu'on vous fait ?*

a 1. *Ad Cor. c.* 8.

Bien loin de la souffrir, vous attaquez les autres, & même vos Freres.

Ces reproches, Monseigneur, étoient pressans pour ceux qui ouvrent les premiers la dispute avec trop de chaleur, & qui blessent, par un excez de zéle, les esprits qu'ils veulent, ce semble guerir de leurs erreurs. Mais ils ne tomboient pas sur les Jesuites; car enfin avons-nous jamais repoussé l'injure par l'injure? Nous pouvions à la Chine empêcher les établissemens des nouveaux Missionnaires, & détruire de cette maniere sans qu'il y parût, les accusations avec les Accusateurs. Bien loin d'en user ainsi, comme il nous eût été facile, nous nous sommes souvent employez en leur fa-

veur, & leurs propres Lettres font foy que c'eſt uniquement à l'ombre, & ſous le nom des Jeſuites qu'ils ſe ſont ſoûtenus dans leurs Miſſions. On n'a qu'à lire ce que le R. P. d'Alcala Dominicain écrit à Manille ſur ce ſujet, il y loüe les grands travaux des Jeſuites à la Chine, & il declare ingenüement, que ſans leur appui, les autres Miſſionnaires ne ſeroient pas en état de remplir les moindres devoirs de leur Miniſtére. Nous avons donc ſecondé leurs bonnes intentions, & concouru à leurs établiſſemens. Nous avons pour l'amour de Jeſus-Chriſt, non-ſeulement ſacrifié nôtre reſſentiment, mais encore nos intereſts particulier. Car enfin nous prévoyons aſſez ce qu'il

nous en coûteroit dans la suite; mais la seule pensée que la Providence Divine ménageroit peut-être à la fin une paix solide & édifiante à nos Missions; nous consoloit par avance de tous ces maux.

Cette paix si précieuse aux yeux de Dieu, si necessaire pour nôtre repos particulier, si utile à la conversion des Idolâtres, nous l'avons cherchée au travers des murmures, & des calomnies; ce n'est pas assez, j'ose dire que nous l'avons meritée par nôtre patience & par nos bons offices: que si de temps en temps il nous est échapé quelque plainte, c'est moins par le ressentiment de ce que nous souffrions, que par la douleur de voir le trouble & la desolation de nos Eglises.

Devions

Devions-nous donc pour calmer cet orage détruire en faveur de trois ou quatre nouveaux Missionnaires, ce que cinquante autres plus anciens & mieux instruits avoient si sagement établi ? Falloit-il risquer, je ne diray pas nôtre réputation (plût à Dieu qu'il n'en coutât pas d'avantage à la Religion) mais le salut du plus grand Empire du monde? C'eût été, Monseigneur, une paix plus dangereuse que toutes les guerres, & je ne sçay si même à ce prix, nous l'eussions pû conserver. Il restoit bien d'autres sujets de disputes ; qu'il n'est pas icy à propos d'approfondir.

Aprés tout, je veux croire que le plus grand mal vient du commun ennemi de la Reli-

gion. Le Demon toûjours attentif à détruire le troupeau, ne perd aucune occasion de diviser les Pasteurs. Pour inspirer le déſordre aux gens du monde, il met en œuvre toutes leurs passions; pour troubler les gens de bien dans leur ministére, il ſe ſert même de leurs vertus. Ainſi le zéle eſt devenu une pierre de ſcandale; l'eſprit de reforme, a ſans y penſer, arreſté le cours de l'Evangile, le deſir de partager avec nous les travaux Apoſtoliques, a détruit l'œconomie de nos Miſſions. Ce ne ſont pas ces nouveaux Aſtres qui ſe declarent contre nous, c'eſt l'Enfer qui nous combat avec leurs armes.

Vous voyez, Monſeigneur, que ſans y faire reflexion, je

défends même nos adversaires; car je serois ravy que nous fussions tous unis dans la charité de Jesus-Christ. J'excuse volontiers les foiblesses de quelques particuliers, Je loüe même leurs bonnes intentions, j'honore sur tout infinimẽt leur corps, que la science, la saintetẽ, l'ancienneté à rendu respectable à toute l'Eglise. Je voudrois seulement, qu'aprés être un peu revenus de leurs préjugez, ils vouluſſent bien comprendre que l'idolatrie dõt ils font tant de bruit, est un vain phantôme, qu'un zéle trop ardent a formé dans leur esprit, & qu'un peu de charité pourroit aisément dissiper, si chacun vouloit oublier les prétendus interests de son Ordre.

Pour moi je n'ay pû sans gemir, entendre redire aux fidéles de l'Asie, ce que l'Apôtre avoit autrefois reproché aux Corinthiens ; *je suis à Paul, & moy à Apollo, & moy à Cephas.* Qu'importe pour l'établissement de la Foy, que l'Evangile soit prêché par Cephas, ou par Apollo? Que Paul gemisse dans les Prisons, qu'il soit humilié, calomnié, persecuté par ses Freres. Qu'*Apollo*, au contraire, *instruit à peine du Baptême de Iean-Baptiste*, s'éleve par son éloquence, & que de Prédicateur des anciens fidéles, il se fasse encore le Prédicateur des Gentils ; que *Cephas* revêtu de tout le poids de l'autorité Apostolique, devienne seul la pierre fondamentale de ces nouvelles Eglises tout est bon, tout est

utile, pourvû que le nom du Seigneur soit annoncé par tout le monde. Mais ne divisons pas Jesus-Christ par des disputes dangereuses & ne tournons pas contre ses Ministres, le glaive qu'il ne nous a donné que pour détruire la puissance de l'Enfer.

Ce sont-là, Monseigneur, les vœux que l'amour de la Religion inspire à tous nos Missionnaires pour la conversion de la Chine; oserois-je en finissant cette Lettre, y joindre encore ceux qu'ils font tous les jours pour le salut, pour la gloire & la prosperité de vôtre Personne? Je souhaite non seulement que vous en soyez persuadé, mais encore que vous jugiez de leurs sentimens par les miens, & sur tout par

la parfaite reconnoissance & par le tres respectueux devoüement avec lesquels je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble & tres-obeïssant serviteur, LOÜIS LE COMTE, de la Compagnie de Jesus.

ADDITION.

J'Avois achevé cette Lettre, quand on m'a communiqué un nouvel écrit de Messieurs les Directeurs du Seminaire des Missions étrangeres : intitulé, *Status quæstionis Romæ nunc tẽporis habitæ Confucio, & progenitoribus fato functis.* Quoyqu'il me semble que j'aye déja refuté ce qu'il y a de plus essentiel dans cette accusation, je ne puis me dispenser de dire que jamais Livre n'a moins répondu à son titre, que celuy-cy; puisqu'il ne touche pas même l'état de la question; car il n'y est parlé que des Ceremonies des Equinoxes, que nous defendõs & que nous avons toûjours défenduës aux Chrêtiens de la Chine. D'ailleurs les faits qu'on y rapporte

ou ſont faux ou ſont alterez; & ces Meſſieurs ne s'accordent pas trop avec Monſieur Charmot leur Agent à Rome : ſoit que ce Miſſionnaire ne les ait pas aſſez inſtruits ou qu'ils n'ayent pas eux-mêmes pris ſoin de revoir ce qu'il a écrit ſur cette matiere. Ceux qui liront ce qu'on publiera dans la ſuite pour noſtre defenſe, ſeront aſſurement perſuadez de la verité de ce que j'avance.

Je ne dis rien du Style de ce nouvel écrit dont ilspouvoient retrancher quelques expreſſions, qui ſont aſſurément trop dures, ſi ce n'eſt que nous aurons par là occaſion de faire connoiſtre à tout le monde nôtre patience & nôtre moderation.

02-3942
Aleph 1713971